

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

M. Louis Lefebvre

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

ONZIÈME NUMÉRO, JUIN 1880

## SOMMAIRE.

	PAGES.
MISSIONS D'ASIE.—Vicariat apostolique de Corée .....	99
CANADA.—Mission chez les Naskapis.—Journal de voyage à travers la forêt .....	128
Mission Montagnaise du Lac St. Jean.—Lettre du R. P. Ch. Arnaud, O. M. I. ....	144
Missions du Diocèse de Rimouski .....	155
Diocèse de Rimouski.—Les Quarante-Heures .....	163
RUSSIE.—Récit de Makreńa M. yslawska, Abbessę des Religieu- ses Basiliennes de Minsk, en Pologne, ou Histoire d'une persé- cution de sept ans, soufferte pour la foi, par elle et ses Sœurs.....	169
NORD-OUEST.—Conversion du Chef d'une peuplade sauvage et d'une partie de ses sujets.....	186
L'ŒUVRE DES MISSIONNAIRES D'ALGER EN KABYLIE.....	189

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 23, RUE ST. GABRIEL.

1880

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

---

JUIN 1880

(NOUVELLE SERIE)

---

ONZIÈME NUMÉRO

---

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1880

# MISSIONS D'ASIE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE CORÉE.

Les lecteurs de nos *Annales*, en suivant l'émouvant récit des souffrances de Mgr Ridet (1), ont pu se demander avec anxiété ce que, au milieu de la tourmente, devinrent les missionnaires associés aux périls et à l'apostolat du vénérable confesseur de la foi. Bien souvent, nous l'avons vu, oublieux de lui-même, l'illustre prélat reportait toutes ses pensées sur ses dignes collaborateurs et, lorsque, cédant à la force, il prenait de nouveau le chemin de l'exil, ses regards se dirigeaient vers ces montagnes où les missionnaires devaient s'être réfugiés. Alors ses yeux se mouillaient de larmes et levant les mains vers le Ciel, il conjurait le Père des miséricordes de les protéger au milieu des périls, et de les conserver au troupeau confié à sa sollicitude pastorale.

Tandis que les événements dont nous avons publié le récit se passaient à la capitale, les quatre missionnaires qui avaient réussi à pénétrer en Corée ayant été nommément dénoncés furent, plusieurs mois, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves. Dieu seul sait ce qu'ils ont eu à endurer, sans ressources, sans asile, pendant un hiver rigoureux ; obligés sans cesse de fuir ; n'ayant bien souvent que le Ciel pour abri ; souffrant de la faim, du froid ; toujours exposés à tomber entre les mains des satellites, ou à devenir la proie des bêtes sauvages ; accablés de tristesses et d'inquiétudes ; l'âme abreuvée d'amertume à la pensée des maux qui menaçaient leur père vénéré et leurs chers néophytes. Mais Dieu veillait sur eux, ils échappèrent à toutes les recherches et à tous les dangers ; aujourd'hui, ils profitent du calme qui a succédé à la tempête pour continuer leurs travaux auprès des chrétiens.

---

(1) Voir les numéros 8, 9, et 10.

Après avoir raconté les souffrances de Mgr Ridel, nous allons faire connaître les épreuves auxquelles ont été soumis ses courageux missionnaires. Nous publions le journal que M. Robert a adressé à sa famille, et dans lequel il passe en revue les principaux événements qui se sont produits depuis son entrée en Corée.

“ Corée, le 9 mars 1878.

“ Bien chers parents,

“ C'est du lieu de mon exil que je vous adresse ces quelques pages, incertain si elles pourront arriver jusqu'à vous ; car je vous ai écrit trois fois déjà, et, peut-être, aucune de mes lettres ne vous est parvenue. Le courrier envoyé en Chine par Mgr Ridel, maintenant en prison, a été arrêté ; nos lettres ont été saisies, et la persécution, jusqu'alors un peu ralentie, sévit avec plus de fureur que jamais.

## I.

“ Je me reporte à Notre-Dame des Neiges (Mandchourie), où je passais tout l'été de 1867. Vers la fin du mois d'août, Mgr Ridel m'ayant averti que je devais l'accompagner avec mon confrère M. Doucet je me disposai aussitôt à le suivre, et je me préparai, par la retraite et la prière, à entreprendre un si périlleux voyage. Trois jours avant de partir, nous commençâmes un *Triduum* en l'honneur de la sainte Vierge, patronne de la Corée.

“ Le 10 septembre, au matin, Mgr Ridel bénit une dernière fois les chrétiens accourus pour lui faire leurs adieux, puis nous montâmes à cheval, et nous nous dirigeâmes vers la Corée.

“ Je ne vous raconterai pas en détail les petites misères de notre voyage. Il fallut alors faire l'apprentissage de cette vie de souffrances à laquelle j'avais aspiré dès ma plus tendre jeunesse. D'ailleurs, nous fûmes bientôt dédommagés par le bonheur que nous éprouvâmes en contemplant notre patrie d'adoption et en mettant le pied pour la première fois sur cette terre de Corée, que tant de martyrs ont arrosée de leur sang.

“ Avant d’entrer dans notre mission, nous dûmes revêtir l’habit de deuil des nobles Coréens. Cachés tous les trois, Mgr Ridel, M. Doucet et moi, dans un taudis de 2 mètres de long sur 1 mètre de haut et 1 de large, l’opération n’était pas des plus faciles ; nous ne savions comment nous tirer d’embarras. Nous réussîmes cependant à opérer notre transformation et à nous habiller. Mais quel habillement ! Je ne pouvais m’empêcher de rire en voyant Mgr Ridel et M. Doucet ainsi accoutrés. Un pantalon avec des jambes si larges qu’on pourrait facilement se loger dans chacune d’elles ; le gilet est à l’avenant. En revanche, les bas sont si petits et si étroits que je pus à peine y mettre le bout des pieds ; il fallut les agrandir. Tout l’assortiment est en grosse toile de chanvre. Pour compléter le tableau, ajoutez des souliers de paille et les cheveux relevés au-dessus de la tête en forme de toupet, et vous aurez une idée de notre costume.

## II.

“ Arrivés en Corée, nous dûmes, M. Doucet et moi, quitter Mgr Ridel, qui se rendait à la capitale, et nous fixer dans un petit village de chrétiens, pour y étudier ensemble la langue coréenne. Chemin faisant, nous récitons notre rosaire.

“ Les maisons coréennes sont des plus primitives. Quelques pièces de bois superposées et crépies avec de la boue ; une ouverture de 1 mètre de haut sur 70 centimètres de large servant tout à la fois de porte et de fenêtre ; un peu de paille au-dessus, afin d’empêcher la pluie de pénétrer dans l’appartement ; en dehors, une espèce de four sur lequel on place une chaudière pour cuire le riz ; et, sous la maison, deux ou trois conduits pour donner passage à la fumée et pour chauffer la chambre. En hiver on y gèle, en été on y étouffe. Les Coréens sont ordinairement de petite taille ; c’est pourquoi leurs maisons sont très-basses ; M. Doucet et moi, nous ne pouvions nous tenir debout. De plus, les Coréens sont toujours couchés ou assis sur la natte, et nous avons dû nous habituer à faire comme eux.

“ Lorsque nous fûmes installés dans notre chambre, les chrétiens du village, ravis de nous voir au milieu d’eux,

vinrent nous y saluer. Nous étions non moins heureux de nous trouver enfin dans cette chère mission de Corée ; nos vœux les plus ardents se trouvaient accomplis.

“ Notre première pensée fut de remercier Notre-Seigneur, qui nous avait protégés d’une manière si admirable dans notre long et périlleux voyage. Après une petite collation, nous prîmes quelque repos. Pour moi, dévoré par les cancrelas, je dormis peu. Le matin, en me levant, j’avais les pieds et les mains tout enflés. C’est alors que je vis pour la première fois cette espèce de vermine inconnue dans notre pays. Les maisons coréennes en sont remplies. Outre les cancrelas, toute la vermine de l’univers y pullule. Les murs de notre chambre en étaient tapissés ; c’était une vraie fourmilière. Nous en étions littéralement dévorés.

“ De grand matin, nous construisîmes un petit autel dans la partie la plus élevée de notre chambre, et bientôt nous eûmes la consolation de célébrer le saint sacrifice. Notre première messe fut une messe d’actions de grâces pour remercier la sainte Vierge de sa protection.

“ Le lendemain, 22 septembre, nous nous mîmes avec ardeur à l’étude de la langue ; mais nous n’avions avec nous aucun livre coréen, aucun dictionnaire, et les Coréens n’ont aucune méthode pour enseigner. Notre professeur, quoique très-versé dans l’étude des caractères chinois, ne savait par quel bout commencer sa leçon. Il nous fallut le questionner ; mais comment interroger quelqu’un dont on ne connaît pas la langue ? Nous nous décidâmes à lui montrer du doigt les objets qui nous environnaient. Souvent il ne nous comprenait même pas et nous récitait des histoires à n’en pas finir et auxquelles nous n’entendions rien. Plus d’une fois, le découragement s’empara de nous. Mais j’offris toutes mes peines à Notre-Dame des Douleurs. Je sentis alors mon courage renaître, et je me mis de nouveau à recueillir quelques mots coréens.

“ Un mois et demi s’était à peine écoulé que je reçus une lettre de Mgr Ridel. Vu les circonstances et surtout le péril qu’il y avait pour nous à séjourner deux ensemble, notre vicaire apostolique m’ordonnait de partir pour la province de X..., à vingt lieues plus loin, au milieu des montagnes

ardues, déjà couvertes de neige. Arrivé là, je devais administrer le village qui me donnerait l'hospitalité, les chrétiens des villages voisins et, en outre, deux autres chrétientés situées l'une à 180 lys et l'autre à 120 lys plus loin. Enfin, j'avais à fonder un collège dont Mgr Ridet me nommait supérieur.

“ Juger de ma surprise en recevant cette lettre. Je ne savais si c'était un rêve ou la réalité. Moi, si jeune et si inexpérimenté, me séparer de mon confrère et vivre ainsi au milieu des montagnes, connaissant à peine les mots les plus usités de la langue de mes chrétiens. En outre, instruire de jeunes enfants, leur enseigner le latin, leur apprendre la pratique de toutes les vertus nécessaires à un prêtre, et les conduire jusqu'au sacerdoce, lorsque moi-même j'aurais eu si grand besoin d'un maître pour m'instruire et me diriger. Comment ne pas être effrayé et même découragé ? Mais, d'un autre côté, étais-je venu en mission pour faire ma volonté ? Bien loin de là, aimer, souffrir et mourir, telle avait été ma devise en quittant mes parents et mon pays. Aimer Dieu, souffrir pour Dieu et mourir pour Dieu, n'est-ce pas la pensée qui entre dans le cœur du missionnaire, lorsque, pour la première fois, il tourne ses regards vers ces pays lointains où tant d'âmes se perdent faute de prêtres qui les instruisent et les confirment dans la foi ? Bien que dépourvu de toutes les qualités exigées par la charge qui m'était imposée, cependant, sur l'ordre de mon vicaire apostolique, je me préparai à me rendre à ma nouvelle destination.

“ Quelques jours après, huit de mes chrétiens vinrent me chercher. Je fis mes adieux à M. Doucet, que je ne devais revoir que sept ou huit mois plus tard. Au moment de la séparation, je sentis mon cœur se gonfler malgré moi. Ni l'un ni l'autre, nous ne pûmes parler. Mais notre silence exprimait bien la tristesse de notre âme.

### III.

“ Je partis à trois heures du matin en grand équipage, c'est-à-dire en chaise, car, cette fois, j'étais un noble coréen. Quatre chrétiens me portaient à tour de rôle. Deux autres me précédaient ; ils s'étaient chargés d'une partie de mon

bagage et avaient pour mission de faire éloigner les passants, parce que, en Corée, un noble en deuil ne doit être vu de personne. Un autre chrétien se tenait à mes côtés ; c'était mon servent. Il était porteur d'une longue pipe, censée la mienne. Enfin un néophyte formait l'arrière-garde avec ordre de ne pas laisser approcher les voyageurs et les personnes qui nous suivaient.

“ Jamais je ne m'étais vu en pareil équipage ; mais jamais je n'avais tant souffert. J'étais assis sur mes jambes repliées ; après un quart d'heure dans cette posture, je n'en pouvais plus. J'aurais préféré mille fois marcher, moi qui ai de si bonnes jambes ; mais l'impérieuse nécessité me força de rester ainsi douze heures entières et sans prendre de nourriture.

“ Le soir, je couchai dans une auberge païenne ; je contrefis si bien le noble coréen que je n'éveillai aucun soupçon. Mon rôle était facile ; il me suffisait de me cacher la figure, le plus soigneusement possible, avec une sorte d'éventail en toile de chanvre. Je soupai avec appétit, et, le lendemain, à trois heures du matin, après avoir pris une tasse de riz, mes chrétiens se préparèrent de nouveau à partir et je dus me remettre dans la terrible chaise. Il ne nous restait que huit lieues à faire pour arriver aux montagnes ; je les trouvai plus longues que les douze lieues de la veille. A deux heures de l'après-midi, je descendis de chaise pour gravir la montagne à pied.

“ C'était le 26 novembre. Le temps était clair ; mais il faisait froid. Un bâton à la main, des souliers de paille aux pieds et un chapeau de paille sur la tête (1), je me mis à la suite de mon servent. Je n'avais pas fait dix pas [que mes pieds étaient déjà tout mouillés par la neige qui nous venait jusqu'à la cheville. Si j'avais souffert en chaise, ce n'était rien en comparaison de ce que j'eus à endurer en gravissant ces montagnes à pic, sans chemin, à travers les rochers et les buissons, tantôt dans la neige, tantôt dans l'eau, car ici les ponts sont inconnus. Lorsqu'il s'agit de traverser les torrents, il faut sauter de pierre en pierre, et, si vous avez le

---

(1) Ce chapeau ressemble à une ruche d'abeilles, mais il est un peu plus petit.

malheur de glisser, ce qui arrive lorsque les pierres sont couvertes de verglas, vous voilà à l'eau, peu profonde, mais glacée. J'avais mal aux jambes. La chaise à porteurs me les avait tellement brisées qu'elles me refusaient leur service. Je me reposais à chaque instant, assis sur la neige ; puis je me mettais de nouveau en route. Enfin, après trois heures de marche, j'arrivai, plus mort que vif, à la maison qui m'avait été préparée. Je fis apporter de l'eau chaude et je pris un bain de pieds, ce qui me délassa un peu. Je reçus ensuite les chrétiens, tous accourus pour me saluer. Grand était leur bonheur de me voir au milieu d'eux, et leur joie me fit bien vite oublier tout ce que j'avais souffert.

“ Presque en même temps que moi, arriva ma chapelle que j'avais envoyée six jours auparavant. Comme, à cette époque de l'année, les satellites parcoururent le pays pour empêcher la contrebande avec les Chinois, voici quelle précaution j'avais prise pour transporter mon bagage de messe. J'avais fait découdre une couverture et j'avais placé, entre les deux toiles, mes trois chasubles, une aube et un peu de linge ; je l'avais fait recoudre, de sorte qu'on ne pouvait soupçonner, dans cette mauvaise couverture, la présence de quelque objet de valeur. Un chrétien portait sous son gilet ma pierre d'autel ; un autre avait placé mon missel sous ses habits ; enfin, un troisième chrétien avait logé, dans un petit sac suspendu à sa ceinture, mes chandeliers déniontés, une bouteille de vin de messe et mon pupitre. Pour moi, je portais dans les manches de mon grand habit de deuil, avec mon bréviaire et mon chapelet, mon calice et ma boîte aux saintes huiles.

“ Mes chrétiens se mirent tout de suite à monter un autel, et, pour cela, il leur suffit de placer une planche contre le mur et de tapisser avec du papier blanc le devant et le dessus de l'autel. Je soupai ensuite ; mais extrêmement fatigué, j'avais peu d'appétit. Les chrétiens assistaient à mon repas. Riz, viande, pommes de terre, châtaignes, poires, vin de riz, rien ne manquait. Ils furent chagrinés de me voir laisser de côté ces mets qu'ils avaient apprêtés avec tout leur savoir-faire. Les Coréens ne comprennent pas comment les missionnaires peuvent vivre en mangeant si peu. En Corée,

on prépare ordinairement les mets à l'huile de ricin ; ce qui les fait digérer rapidement. On mange aussi du riz et toujours du riz, ou, à défaut de riz, des pommes de terre et du millet ; ce régime n'est pas très-fortifiant. Ajoutez-y des navets et des herbes sauvages. Voilà toute la nourriture, je ne dirai pas de toute la Corée, mais du pays que j'habite. Il y a même des provinces où l'on vit plus pauvrement, comme j'aurai l'occasion d'en parler plus loin.

“ Après mon souper, je récitai mon chapelet, je fis ma prière du soir et je me couchai. Je dormis sur ma natte, mieux peut-être que si j'eusse été dans un bon lit.

“ Dès le lendemain, je me mis de nouveau à l'étude de la langue. Cette fois les difficultés étaient moins grandes qu'au commencement. La langue coréenne n'est pas facile. Les terminaisons des verbes varient à l'infini ; un seul verbe en compte jusqu'à huit cents. De plus, le langage change de forme suivant la dignité de la personne à qui l'on parle. Langage entre égaux, langage d'un supérieur à un inférieur, d'un inférieur à un supérieur, d'enfants aux parents, langage familier ; je n'en finirais pas si je voulais énumérer toutes les différentes nuances de cette langue, nuances que j'ignore moi-même. Mais Dieu proportionne toujours son secours aux difficultés que l'on rencontre. Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis mon entrée en Corée, que je commençais l'administration de ma chrétienté.

#### IV.

“ L'administration des sacrements, en Corée, est faite de la manière suivante :

“ Les chrétiens se rendent au lieu de réunion, qui est la maison du prêtre. Deux d'entre eux sont placés comme sentinelles à quelque distance du village afin d'avertir lorsque des païens arrivent. Les autres se rangent tous en cercle. Le catéchiste donne au missionnaire une liste sur laquelle sont écrits les noms et prénoms, l'âge et la condition des chrétiens qui devront venir se confesser dans l'après-midi. Assisté de son servent et de son catéchiste, le missionnaire les interroge sur les sacrements de baptême, de pénitence, d'eucharistie et de confirmation.

“ Après l'examen, qui dure ordinairement jusqu'à onze heures du matin, les confessions commencent. A midi et demi, le missionnaire prend son repas ; ensuite il continue d'entendre les confessions jusqu'à quatre ou cinq heures en hiver. Alors il récite son bréviaire et achève ses exercices de piété qui durent jusqu'au souper. Le soir, s'il y a des baptêmes à administrer, il réunit de nouveau les chrétiens.

“ A ce moment-là, nous ne courons aucun danger de la part des païens ; ceux-ci ne voyagent pas la nuit à cause des tigres, très-nombreux en Corée, surtout dans les montagnes du Nord, où chaque année, ils font un grand nombre de victimes. Le lendemain, avant le jour, le missionnaire célèbre la messe et distribue la sainte communion ; puis l'examen recommence comme la veille.

“ Durant l'administration de cette petite chrétienté, la piété de mes Coréens me procura de grandes consolations. Plusieurs avaient fait 30 lieues dans la neige jusqu'à mi-jambes pour venir recevoir les sacrements. “—En France, leur disais-je, il y a 50,000 prêtres et partout des églises :—Que les Français sont heureux ! me répondaient-ils. Avec quelle ferveur ils doivent prier Dieu et le remercier de les avoir fait naître dans un pays où il est si facile de sauver son âme, où ils peuvent assister à la messe tous les jours et s'approcher des sacrements chaque fois qu'ils le désirent ! Nous autres, pauvres malheureux, poursuivis et pourchassés partout comme des bêtes fauves, nous ne savons parfois de quel côté diriger nos pas. Il y a treize ans que nous n'avons vu de Père ; pendant tout ce temps, nous avons été privés du bienfait des sacrements. Aujourd'hui que nous avons le bonheur d'être régénérés par le baptême et la pénitence, et que nous avons reçu le pain des forts, nous sommes trop heureux ; mais ce bonheur durera-t-il long-temps ? ”

“ Je me remis à l'étude de la langue et des caractères chinois dont la connaissance m'était nécessaire à cause de ma charge de supérieur de collège. Quelques jours après, Mgr Ridel m'envoya mes deux premiers élèves. Ils portaient les noms des apôtres Pierre et Paul. Je leur fis la classe, et,

pendant le temps très-court qu'ils passèrent avec moi, je remarquai en eux d'excellentes dispositions. Pieux, obéissants, studieux et s'aimant comme deux frères, ils se conformaient en tout aux avis que je leur donnais. Je les conduisis deux fois en promenade à la montagne.

“ Au retour de la seconde de ces promenades, j'appris que Mgr Ridel avait été arrêté, le 28 janvier, avec six chrétiens, et, le soir du même jour, un autre courrier m'apportait une lettre qui m'ordonnait de fuir au plus tôt. Quels ne furent pas mon étonnement et ma douleur ! Il y avait quatre mois à peine que Mgr Ridel était rentré dans sa mission, et déjà il était dénoncé et jeté en prison.

“ Quelle était la cause de ce triste événement (1) ? En Corée, comme dans les autres vicariats, les missionnaires ne peuvent pas vivre sans communiquer avec le dehors. Il faut que la Congrégation des Missions-Etrangères soit tenue au courant de leurs travaux et leur fasse parvenir les secours dont ils ont besoin. Mgr Ridel fixa les époques auxquelles il enverrait un courrier sur les frontières de Corée. De son côté, M. Richard, procureur de la Corée, résidant en Mandchourie, expédie aux mêmes époques un courrier chinois. Le jour de la rencontre étant désigné à l'avance, les courriers se reconnaissent à certains signes convenus, et, tout en ayant l'air de faire du commerce, ils échangent les lettres dont ils sont porteurs. Jusqu'au mois de janvier 1878, tout s'était parfaitement passé. Mais, à cette époque, les courriers de Mgr Ridel furent arrêtés à leur retour ; on les fouilla, et le paquet de lettres fut saisi. A la vue de l'écriture européenne, les satellites bondirent de joie et comprirent tout de suite l'importance de leur capture. Ils conduisirent les trois chrétiens au mandarin qui leur demanda d'où venaient ces lettres et à qui elles étaient adressées. Les chrétiens ne firent point de réponse ; malheureusement une lettre écrite en caractères coréens et envoyée par un Coréen, chargé d'enseigner sa langue à nos confrères en Chine, révéla tout : le lieu de la

---

(1) Je dois faire remarquer que je n'ai appris plusieurs détails que par les Coréens, et leur imagination féconde les entraîne parfois dans de singulières exagérations. Il faudrait donc distinguer entre ce que je raconte comme l'ayant vu moi-même et ce que j'écris d'après les on-dit des Coréens.

retraite de M. Ducet, que j'avais quitté depuis quelque temps, la maison de M. Deguette et de Mgr Ridel. Il n'en fallait pas davantage pour rallumer la persécution et nous perdre tous.

“ Le mandarin expédia aussitôt des satellites à Séoul afin d'avertir le roi que des étrangers avaient pénétré dans le royaume et que leur chef se trouvait à Séoul chez un tel. S'il n'y avait pas eu de Judas, il eût été difficile de trouver Mgr Ridel ; car, beaucoup de noms coréens se ressemblent ; mais, en Corée, comme partout, les Judas ne manquent pas, et bientôt l'un d'eux se chargea de conduire les satellites. Le 28 janvier, Mgr Ridel fut arrêté. Les chrétiens de Séoul prirent aussitôt la fuite. On envoya des courriers à tous les missionnaires pour les avertir de se cacher.

“ J'étais bien tranquille à K..., lorsque je reçus le courrier qu'on m'avait dépêché. Je dus donc me préparer à fuir ; mais il fallait auparavant cacher mes effets et me débarrasser de mes élèves. Mes chrétiens déposèrent dans de grands vases en terre mes livres et mes objets de piété ; je ne me réservai que le strict nécessaire pour célébrer la sainte messe ; puis ils portèrent le tout à la montagne où ils enfouirent mon bagage et le leur dans des trous qu'ils avaient creusés.

“ Je confiai l'un de mes élèves à un chrétien pour le conduire chez son frère, païen il est vrai, mais sympathique aux chrétiens ; l'autre élève partit avec le courrier. Le lendemain, à deux heures du matin, je célébrais une dernière fois le saint sacrifice auquel assistèrent tous les chrétiens en pleurs. Après avoir reçu leurs adieux et pris un peu de riz, je partis, déguisé en valet avec un paquet derrière le dos ; mon servent et deux autres chrétiens m'accompagnaient.

“ Il y avait deux mois à peine que je m'étais fixé à K..., et déjà je m'étais tellement attaché à mon petit troupeau que, en le quittant, je ne pus retenir mes larmes. Ces pauvres chrétiens, qu'allaient-ils devenir ? Neuf ans auparavant, fuyant la persécution, ils avaient trouvé un refuge au sein de ces montagnes jusqu'alors inhabitées. Ils avaient coupé les bois, défriché la terre et y avaient vécu paisiblement jusqu'à ce jour, pratiquant fidèlement tous les devoirs de

notre sainte religion, se contentant pour toute nourriture de pommes de terre et de navets, mais heureux de pouvoir louer et honorer Dieu loin du tumulte et des superstitions des païens. Quant à moi, si j'étais arrêté, je risquais d'être martyr ; n'est-ce pas ce que j'avais désiré dès mon enfance ? tandis que mes chrétiens, tout en considérant le martyr avec la foi la plus vive, ne laissaient pas de penser à leurs femmes et à leurs enfants. C'était pour eux une bien grande tentation, tentation capable de les vaincre et de les faire apostasier, bien qu'ils fussent tous frères et enfants de martyrs. Comme moi, ils allaient être obligés de fuir ; mais où se réfugier, sans argent, n'ayant pour toute fortune que des enfants, la plupart encore à la mamelle. J'avais comme un poids sur le cœur ; j'aurais voulu les mettre tous en sûreté avant mon départ ; la chose n'était pas possible. Je ne pouvais que prier pour eux, et je le fis avec toute la ferveur dont je me sentais capable.

V.

“ En quittant ces infortunés, j'eus à gravir les montagnes, dans la neige jusqu'aux genoux, par un froid de 17°. A peine arrivé au sommet de la première, je dus me reposer un peu, car je n'en pouvais plus. Jusque-là, nous avons suivi les pas des tigres qui abondent en ces lieux, et mes gens n'étaient pas trop hardis. S'ils n'avaient pas été avec un missionnaire, ils n'auraient jamais voulu se hasarder à voyager la nuit. Ils se figurent que sa présence suffit pour épouvanter et faire fuir ces terribles animaux.

“ Après une courte halte, je me remis en route ; cette fois nous n'avions qu'à descendre, mais pour remonter bientôt, et ainsi de suite. A trois heures de l'après-midi, exténué de faim et de fatigue, je m'assis sous un sapin. Mon servent se rendit dans un village, acheta pour deux sous de riz, tout ce qu'il put trouver à cette heure, et me l'apporta. Nous partageâmes ce peu de nourriture, et je continuai ma route en me reposant de temps à autre.

“ Sur le soir, il me fallut coucher à l'auberge et, pour cela, faire le malade. Je l'étais en effet, tant je souffrais des

pieds, des jambes et par tout le corps. On nous demanda d'où nous venions et où nous allions par un si mauvais temps. Mon servent, qui a la parole facile, répondit de manière à n'éveiller aucun soupçon. Il me fit passer pour son parent. Le lendemain, à la pointe du jour, nous recommençâmes à monter et à descendre par des chemins impossibles à décrire. Nous avons eu soin de mettre un peu de riz dans nos mouchoirs. A midi, nous mangeâmes, bien que le riz fût tout gelé.

“ Le soir, nous arrivâmes à la chrétienté de K\*..., où tout le monde fut surpris de nous voir en cet équipage. J'avais les pieds meurtris et les mains rouges de sang, par suite des chutes que j'avais faites sur la glace. Je rassurai de mon mieux les chrétiens et je les invitai à se préparer promptement à recevoir les sacrements. Dès le lendemain, je me mis à confesser, à baptiser et à remplir toutes les autres fonctions de mon ministère. Pendant ce temps, j'envoyai un courrier à K\*..., pour me tenir au courant de ce qui se passait. Un autre partit pour m'acheter une maison dans les montagnes les plus désertes de la Corée, où je me retirerais avec quelques chrétiens, s'il y avait danger pour moi de séjourner à K\*... Quelques jours après, le premier courrier revint, m'apportant la nouvelle que les chrétiens de K... avaient tous pris la fuite et que ma maison, ainsi que celle de mon domestique, avaient été brûlées. Toutes les provisions que j'avais faites étaient perdues. Arrive ensuite mon second courrier ; il avait acheté et payé comptant deux maisons, l'une pour moi, l'autre pour les chrétiens qui m'accompagneraient. Elles étaient situées à dix lieues de là, au milieu des montagnes les plus sauvages, où il n'y avait pour toute nourriture que des pommes de terre. J'abandonnai ces maisons parce qu'elles se trouvaient à proximité de plusieurs maisons païennes.

“ L'administration de la chrétienté de K\*... terminée, j'envoyai un courrier à P\*... pour inviter les chrétiens à se préparer à recevoir les sacrements. Jugez de la joie de ces chrétiens ; la plupart n'avaient pas vu de missionnaire depuis treize ans. Ils se hâtèrent de tout préparer pour me recevoir. Mais la veille de mon départ, après avoir baptisé

un païen de trente-cinq ans, à qui je donnai le nom d'Augustin, je reçus un courrier de Séoul. Il venait m'annoncer que le roi avait expédié des satellites par tout son royaume pour arrêter les missionnaires ; que ces satellites étaient déjà descendus à la ville de K\*\*... et à P..., où ils avaient livré aux flammes la maison qui avait servi de résidence à M. Doucet et à moi, lors de notre arrivée en Corée ; qu'ils avaient déjà arrêté plusieurs païens portant les mêmes noms que les chrétiens de ce village, et qu'enfin je devais fuir.

“ A cette nouvelle, je dus me résoudre à fuir de nouveau. Où me réfugier ? On me conseilla d'aller à P\*... “ — Mais, “ répondis-je, si les satellites sont descendus à P..., où il n'y “ a que cinq maisons de chrétiens, n'iront-ils pas à P\*..., où “ il y en a vingt ? Et, de plus, ne convient-il pas que les “ chrétiens ignorent complètement le lieu de ma retraite ? ” J'ordonnai alors à mes gens de se préparer à partir pour la province de H..., où se trouvaient seulement trois maisons de chrétiens. Le soir, j'entendis les confessions de deux malades atteints de la peste, puis des chrétiens ; cela dura jusqu'à deux heures du matin. A trois heures, je célébrai la sainte messe, après laquelle on enfouit de nouveau toute ma chapelle, et je me disposai à partir. Comme à K..., c'était une désolation extrême ; on pleurait, on criait, et je ne pus m'empêcher de mêler mes larmes aux larmes de mes pauvres chrétiens.

“ Ce nouveau trajet dura deux jours. Je souffris de la fatigue, de la faim et du froid. Interrogé à l'auberge sur la cause d'un si long voyage dans ces montagnes où il n'y a que de la neige pendant sept mois de l'année et des tigres qui faisaient un grand nombre de victimes, mon serviteur répondit qu'il allait chercher une femme pour son fils. On n'en demanda pas davantage.

## VI.

“ J'arrivai le 14 février à K\*\*\*, où demeuraient les chrétiens chez qui je venais demander l'hospitalité. J'étais à demi-mort de fatigue ; ce jour-là, nous avions fait 100 lys (10 lieues), qui, à cause de la difficulté des chemins, valaient

certainement vingt lieues de France. Ainsi, depuis quatre mois à peine que j'étais en Corée, j'avais traversé ce royaume dans toute sa largeur (65 lieues), non pas pour prêcher et pour instruire, mais pour échapper aux satellites.

“ Le lendemain de mon arrivée, les chrétiens de K\*\*\* voulurent recevoir les sacrements. J'entendis leurs confessions ; j'administrai le baptême à six adultes, je suppléai les cérémonies du sacrement à trois autres et je donnai la confirmation à huit chrétiens. Je ne pus leur donner la communion, n'ayant pas ma chapelle. Ils m'édifièrent beaucoup par leur piété et leur ferveur. L'année dernière, une femme de ce village, enceinte de sept mois, avait fait dix-huit lieues de chemin pendant l'hiver, dans la neige à mi-jambe, pour être baptisée, et elle était arrivée après le départ de M. Blanc, de sorte qu'elle avait dû s'en retourner sans avoir reçu le baptême. Mais Dieu a tenu compte de sa foi, et aujourd'hui, fuyant devant la persécution, je me réfugiai précisément dans la maison de cette courageuse catéchumène. Jugez de son bonheur et du mien.

“ A K\*, j'avais été témoin d'un fait à peu près semblable. Au mois de février, une femme, âgée de 60 ans, était venue de 20 lieues pour recevoir le baptême. A cette époque, il y a quelquefois deux pieds de neige dans les montagnes. Je la trouvai trop ignorante des vérités de la foi, et elle fut obligée de s'en retourner sans avoir été baptisée. Très-affligée de mon refus, elle me dit : “ — Que le Père m'impose une longue et pénible pénitence, des peines et des prières autant qu'il voudra, mais qu'il me baptise.” Je la consolai en lui disant que, si je la baptisais alors qu'elle était si peu instruite, je pécherais moi-même et qu'elle ne retirerait du baptême aucun avantage spirituel. “ — Mais, ajouta-t-elle, si le Père est pris par les satellites, que deviendrai je ! — Ne te chagrine pas, lui répondis je, je ne serai pas pris cette fois, et, l'année prochaine, je te baptiserai et je te donnerai le nom de Madeleine. Madeleine était une grande pécheresse ; mais, par ses larmes et sa pénitence, elle devint une grande sainte. — Oh ! dit cette pauvre femme, dès aujourd'hui je vais prier sainte Madeleine de veiller sur le Père et de le protéger ; et j'apprendrai si bien mon

“ catéchisme que, l'année prochaine, il ne pourra me refuser la grâce du baptême, dont je ne suis, sans doute, pas digne aujourd'hui.”

“ De semblables exemples de la foi la plus vive ne sont pas rares en Corée. Si l'on obtenait un peu de liberté, les Coréens, avides de connaître la vérité, se convertiraient en foule ; mais ils sont enchaînés par la peur et la crainte de la mort. Car, en Corée, un chrétien est regardé comme l'ennemi déclaré du royaume, et, s'il est connu, il est sûr d'aller au Ciel par le plus court chemin ; la mort est son partage.

“ Il faut dire, en passant, que le peuple coréen est très-malheureux. Il est écrasé par les impôts, pillé par les satellites, volé par les brigands nombreux dans le pays ; depuis le roi jusqu'au dernier employé du royaume, tous s'entendent pour opprimer le peuple. C'est à qui fera le plus d'exactions, qui sera le plus habile et, par ce fait, arrivera à de plus hautes dignités. Le peuple, n'osant pas même élever la voix pour se plaindre, de peur d'être mis à mort, tâche d'imiter ceux qui le gouvernent et de se dédommager à son tour.

“ Les chrétiens, malgré la persécution, voulurent me fêter à leur manière. Comme on était à la veille du carnaval, c'était une raison de plus pour se payer le luxe de manger un peu de viande, car ils n'ont pas l'habitude d'en prendre pendant tout le carême. Ils achetèrent donc deux gros chiens pour 2 fr., et les apprêtèrent à la sauce coréenne. Les Coréens préfèrent la viande de chien à celle du faisan ; pour eux, elle n'a pas d'égale. Aux grandes fêtes, ils auraient sur leur table tous les ragoûts du palais royal, ils croiraient ne rien avoir, s'ils n'avaient pas un plat de chien. On m'apporta donc deux écuelles de cette viande, pensant me procurer le plus grand plaisir. Je n'en eus pas plutôt senti l'odeur que j'en perdis l'appétit. Je fis éloigner le tout bien vite, au grand étonnement de mes gens qui me demandèrent aussitôt si je n'étais point malade. “ — Non, leur répondis-je, ce n'est qu'une petite indisposition causée par le fumet de la viande que vous m'avez apportée ; car, dans mon pays, on ne mange pas de chien. — Comment ! s'écrièrent-ils, les Français ne mangent pas de chien ? Il faut avouer qu'ils sont

“ bien délicats, nous qui ragardons cette viande comme une vraie gourmandise ! ”

“ En attendant la fin de la persécution, fin que je croyais proche, je me remis à l'étude des caractères chinois. Seul dans une petite chambre obscure, d'où je ne pouvais jamais sortir, parce que les païens passaient sans cesse devant la maison, je m'ennuyai plus d'une fois. Mais la volonté de Dieu avant tout. Ma position était encore préférable à celle de mon vicaire apostolique, qui gémissait dans les fers. Le 5 mars, trois voleurs passèrent la nuit dans la maison qui me servait de cachette. Jugez si, les chrétiens et moi, nous pûmes dormir un instant. Cependant nous en fûmes quittes pour la peur. On les régala de pommes de terre, seule nourriture du pays, et on les congédia bien poliment.

“ Aujourd'hui, 9 mars, le temps est magnifique, du moins autant que je puisse voir à travers ma petite fenêtre de papier. Le ciel est pur ; le soleil éclaire les pics situés autour de ma cabane. Leurs sommets couverts de neige et reflétant la lumière offrent un éblouissant spectacle.

“ Combien je désirerais sortir ! mais ce n'est pas possible ; il ne m'est plus permis de contempler les beautés de la nature. J'en fais le sacrifice, et je l'offre de tout mon cœur à mon divin maître..... Une autre pensée m'agite : où sont mes confrères ? Sans doute, comme moi, dans une pauvre cabane au fond des montagnes. Et mon vicaire apostolique, que fait-il dans sa prison de Séoul ? Ah ! peut-être, est-il plus heureux que ses missionnaires ; car j'ai entendu dire qu'il a remporté la palme du martyr. Je le souhaite et le redoute tout à la fois. S'il en est ainsi, quelle joie dans le Ciel ! mais quel deuil pour l'Eglise de Corée privée du meilleur des Pères ! Moi aussi, je désire marcher sur ses traces et verser mon sang pour Celui qui a répandu le sien jusqu'à la dernière goutte afin de nous délivrer de la mort et de nous donner la vie éternelle. Mais suis-je digne de mourir pour mon Dieu ? Non. Je n'ose espérer un si grand bonheur. Du moins, mon divin Sauveur, faites-moi supporter avec patience et résignation les peines et les misères de cette vie mortelle, afin que je mérite d'aller jouir de la vie immortelle que vous avez promise à ceux qui auront combattu jusqu'à la fin vos

saints combats. Je m'efforcerai donc, en tout et partout, de me conformer aux desseins impénétrables de votre divine Providence. Et quel ne sera pas mon bonheur si, après avoir ren. pli dignement et fructueusement ma carrière apostolique, je puis répéter ces belles paroles : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi.*

## VII.

12 mars.

“ J'apprends que Mgr Ridel a été mis à mort et que les dix-huit chrétiens détenus avec lui ne reçoivent, comme nourriture, que le strict nécessaire pour les empêcher de mourir de faim. Deux d'entre eux ont été appliqués à la torture. Le premier servant de Mgr Ridel fut interrogé par les ministres du roi. On lui demanda le nom de l'endroit où se trouvait le missionnaire qu'on avait vu, deux mois auparavant, avec le vicaire apostolique. “ — En Corée, où sévit “ toujours la persécution, répondit-il, deux missionnaires ne “ peuvent résider ensemble ; et, si on en a vu un chez l'évê- “ que, il n'y était que de passage. il a dû aussitôt repartir “ pour faire l'administration. J'ignore de quel côté il s'est “ dirigé. ” Le second servant n'était âgé que de dix-sept ans. Sa jeunesse faisait craindre que la violence des tortures ne lui arrachât quelques paroles compromettantes. Mais, sommé d'apostasier et de dénoncer la retraite des missionnaires, il répondit avec fermeté : “ — La religion catholique nous “ défend d'apostasier et de dénoncer ceux qui n'ont pas craint “ de s'exposer à la mort pour venir nous instruire. ”

“ Le même courrier m'annonce que la plupart de mes chrétiens de K... sont allés se réfugier dans les montagnes et que mes objets, enfouis depuis plus d'un mois, ont été transportés par quatre néophytes dans une chrétienté où on les a de nouveau enterrés. Point de nouvelles de M. Doucet, ni de mes autres confrères. Je sais seulement qu'ils n'ont point encore été arrêtés.

“ Mes chrétiens me disent qu'il m'est impossible de séjourner long-temps chez eux, parce que, si les satellites viennent à rentrer à K..., je serai certainement découvert et pris.

J'envoie deux chrétiens me préparer une nouvelle cachette dans les montagnes du nord, où il y a de la neige jusqu'au mois d'août et des tigres en abondance. Je leur ordonne de m'acheter deux maisons : l'une dans la partie la moins habitée de la montagne, pour moi, mon servent, son fils et sa femme ; l'autre, à quelque distance de la première, pour une famille de chrétiens qui, s'il venait des païens dans ces parages, les empêcheraient de monter plus haut. Au milieu de ces montagnes, il n'y a rien à manger. “ — Que deviendra le Père ? me disent mes chrétiens.—Soyez sans crainte ; je mangerai, comme vous, des pommes de terre et de l'avoine. Ici j'ai un peu de riz, des gâteaux de pommes de terre et de farine d'avoine, puis, pour désert, de l'ail et des oignons sauvages. Là-bas, si je n'ai pas de riz, je n'en mourrai pourtant pas, puisqu'il y a, dit-on, beaucoup de pommes de terre.”

20 mai.

“ Mes chrétiens partirent. Quinze jours après, ils revinrent tout joyeux. Ils avaient acheté deux maisons : l'une, avec deux champs de pommes de terre, coûtait 7 fr. ; l'autre, plus petite, entourée d'un hectare de terre labourable, coûtait 4 fr. Ces deux maisons, situées sur le penchant de la plus haute montagne de la province, montagne dont le bois n'a jamais été coupé, avaient été abandonnées des païens à cause des tigres qui avaient fait plusieurs victimes parmi leurs enfants. Chaque nuit, on entend hurler ces animaux. Les habitants des environs ferment, par prudence, leurs portes et leurs fenêtres au moyen d'énormes troncs d'arbre qu'ils roulent devant, dès que le soleil se couche, pour ne les ouvrir que le lendemain au lever du soleil. Plusieurs fois, des tigres sont venus en plein jour prendre leurs porcs sous leurs yeux. C'est là que j'allais passer l'été.

“ Par prudence, je me procurai, pour 11 fr. un fusil coréen, que je donnai à mon servent. Les fusils coréens sont très lourds et, pour en faire usage, il faut y mettre le feu avec un charbon allumé, de sorte qu'on risque fort de se blesser.

“ Avant de me rendre à ma nouvelle résidence, je reçus

un courrier de Séoul qui m'apprit plusieurs choses. — Les satellites, en parcourant les environs de K... avaient fait beaucoup de dégâts, mais aux dépens des païens. Ces derniers, s'étant emparés des objets des chrétiens en fuite, avaient été traités de voleurs par les envoyés du roi et frappés à coups de rotin ; à leur tour ils avaient été obligés de fuir. — On parle beaucoup d'une guerre prochaine avec le Japon ; mais on ne peut rien savoir de certain. — Le roi de Corée, s'entretenant avec ses ministres, leur aurait dit : " — Jusqu'ici la loi du royaume punit de mort tout étranger qui ose s'aventurer dans notre pays. Si l'on abolissait cette loi et que l'on renvoyât l'évêque dans sa patrie ; que vous en semble ? " L'un des ministres aurait répondu : " — Le langage du roi me paraît étrange ; c'est la première fois que j'entends prononcer de telles paroles. Comment renvoyer dans sa patrie un homme qui, au mépris des lois de notre pays, s'est introduit furtivement en Corée pour enseigner à votre peuple une doctrine perverse ? Si le roi renvoie l'évêque, les satellites, expédiés à la recherche des quatre autres Européens, s'efforceront-ils de les prendre ? " A ces paroles, le roi aurait ordonné seulement de ne pas maltraiter l'évêque. — Enfin trois satellites, chargés de découvrir les missionnaires, ayant été tués par des voleurs, la persécution sévirait avec plus de violence que jamais dans le midi de la Corée.

" Le 3 avril, après avoir administré le sacrement de pénitence à tous ces pauvres chrétiens que j'allais quitter peut-être pour ne jamais les revoir, je partis accompagné de mon servent et de deux autres chrétiens. Il ne faisait pas très froid, mais le vent soufflait avec violence. Il avait plu la veille, les chemins étaient détrempés, et nous avions quelquefois de l'eau jusqu'à mi-jambe. En nous dirigeant vers le nord, nous rencontrâmes bientôt la neige.

" Cette journée de marche me coûta plus que toutes les autres réunies. Durant ces deux mois d'exil, j'avais perdu une grande partie de mes forces par suite de la mauvaise nourriture du pays. Vers midi, n'en pouvant plus de lassitude, je m'assis au pied d'une haute montagne. Je pris un peu de la nourriture que nous avions apportée avec nous.

Mes chrétiens, voyant mes pieds écorchés et tout enflés, me dirent : “ — Père, il faut avouer que le chemin du Ciel est “ difficile.—Mais aussi, répondis-je, quelle récompense après “ cette vie si courte comparée à l'éternité et quels horribles “ tourments si l'on meurt en état de péché mortel ! ” Je me remis en route pour me reposer de nouveau quelques instants après et ainsi de suite jusqu'au soir où j'arrivai à mon logis plus mort que vif. Mais j'étais chez moi et bien résolu à n'en pas sortir avant la fin de la persécution.

“ Le, lendemain de mon arrivée (4 avril), j'examinai la position topographique du lieu, et après bien des recherches et des informations, je pus m'orienter. Cette montagne est la plus haute de toutes les montagnes environnantes ; elle appartient à la chaîne qui traverse la Corée dans toute sa longueur. Les arbres y abondent : sapin, bouleau, cèdre, etc. ; cependant il n'y a point de chênes ni de hêtres. Dans les parties non boisées, s'élèvent à perte de vue d'énormes rochers à pic qui servent de repaires aux tigres. La veille de mon arrivée on a entendu ces animaux rugir plus fort et plus longtemps que d'habitude. “ — Sans doute, disaient “ mes gens, ils rugissent pour la dernière fois ; car, aussitôt “ le Père arrivé, ils n'habiteront plus ces parages.” La chose pourra paraître invraisemblable ; cependant, depuis un mois et demi que je suis ici, on n'en a pas entendu un seul. Les païens qui habitent le bas de la montagne ont vu leurs porcs et leurs chiens emportés en plein jour et sous leurs yeux, tandis que, mes chrétiens et moi, nous n'avons encore rien vu ni rien entendu. Ne pourrions-nous pas reconnaître là un effet de la protection de la Providence ?

“ Par un nouveau courrier, j'appris, le 15 avril, qu'aucun de mes confrères n'avait été arrêté, mais que plus de cinquante chrétiens du midi de la Corée étaient enfermés dans les prisons de Séoul et que plusieurs y étaient morts de misère. Le massacre de trois satellites par les voleurs a beaucoup aggravé la persécution dans le sud du royaume. Partout les chrétiens s'enfuient, laissant leurs maisons, leurs champs et leurs bestiaux pour ne sauver que leur misérable existence. Des bandes de voleurs parcourent le pays. La peste a fait aussi son apparition, et le nombre des victimes

est considérable. Dans un village de chrétiens où il n'y a que douze maisons, neuf personnes sont mortes. Enfin, les tigres font de grands ravages. Dans un seul village voisin de la capitale, cinquante personnes ont été dévorées en quelques semaines. Le temps est mauvais ; toujours de la neige ; il est fort à craindre que cette année ne soit une nouvelle année de famine.

“ Les desseins de Dieu sont impénétrables. Que réserve-t-il à ce royaume de Corée, où tant de généreux martyrs ont confessé leur foi par l'effusion de leur sang ? En voyant de si nombreux fléaux désoler leur pays, les païens n'ouvriront-ils pas enfin leurs cœurs à la voix de l'Évangile ! Je ne veux pas aller chercher bien loin la cause de tous ces événements ; elle est, à mon avis, dans l'obstination du roi et des mandarins à verser le sang innocent des chrétiens. On rend la liberté aux voleurs et aux assassins ; mais, les chrétiens, on les égorge sans pitié. Le peuple, lui-même, saisi d'horreur en voyant le sang humain répandu sous de tels prétextes, se demande quel est le crime de ces gens qui lui paraissent les plus honnêtes du pays. Prions Dieu qu'il daigne, dans sa miséricorde, pardonner à nos persécuteurs ; car, semblables aux Juifs, qui crucifièrent N. S. Jésus-Christ, ils ne savent ce qu'ils font.

“ Depuis plus d'un mois, je n'ai pas de nouvelles. Dans le creux de cette montagne déserte, je suis comme abandonné, n'ayant pour nourriture qu'un peu de riz qu'il faut aller chercher à huit lieues, quelques pommes de terre gelées, et des herbes sauvages en guise de légumes : fougères, orties, roches, etc., sans huile et sans aucun assaisonnement. Les huit chrétiens qui m'accompagnent vont peut-être mourir de faim ; car on ne trouve plus rien à acheter. J'ai encore quinze doubles mesures d'avoine ; mais, après cela, que mangeront ils ? Dieu y pourvoira ; que son nom soit béni ! J'attends avec impatience la fin de cette persécution. Faute d'une nourriture assez substantielle, j'ai perdu toutes mes forces. Toutefois, je suis rempli de confiance. Je ne suis pas venu en mission pour prendre mes aises, mais pour me conformer à la sainte volonté de Dieu. Je me donne tout entier à vous, ô mon Dieu ! et j'accepte de tout mon cœur les afflic-

tions et les misères de cette vie, en expiation de mes fautes, heureux de souffrir pour Celui qui n'a pas dédaigné de verser son sang jusqu'à la dernière goutte pour le salut des hommes.

### VIII.

12 juin.

“ L'été est commencé. Voilà cinq mois que la persécution a débuté par l'arrestation de Mgr Ridel, et notre vicaire apostolique est toujours en prison.

“ Les satellites expédiés à notre poursuite sont rentrés à Séoul, sans avoir pu trouver un seul missionnaire. Ils ont donné pour excuse au roi que, dans le midi de la Corée, les chrétiens étaient trop nombreux et que, si on les arrêtait, la culture du riz deviendrait impossible. Faut-il ajouter foi à cette parole, qui m'a été rapportée de Séoul la semaine dernière ? J'hésite à le croire ; il paraît cependant que les arrestations ont cessé.

“ J'ai envoyé un courrier à la recherche de mes deux élèves afin de leur faire la classe ici où je suis à peu près en sûreté. Je dois néanmoins prendre beaucoup de précautions pour n'éveiller aucun soupçon chez les païens.

“ Ces jours derniers, j'ai failli être découvert, voici comment. N'ayant plus de nourriture ni pour moi, ni pour mes gens, je chargeai deux chrétiens de m'acheter cinq boisseaux de riz et trente boisseaux de millet. Ils allèrent jusqu'à six lieues de ma résidence m'acheter ces provisions, et louèrent trois bœufs pour me les rapporter. Les païens du voisinage, qui ne vivent que de pommes de terre, d'avoine et de navets, voyant toutes ces provisions se diriger du côté de la montagne que j'habite, furent bientôt en émoi. Ils se rassemblèrent, délibérèrent, crièrent, disant qu'une famille riche était venue s'établir parmi eux. “ — Peut être est-ce un noble ? “ ajoutèrent-ils ; qu'allons-nous devenir ? Etant d'une condition plus élevée que nous, il va nous mépriser, peut-être “ nous vexer dans la suite. ” En Corée, c'est le privilège des nobles et des riches d'opprimer ceux qui sont au-dessous d'eux. Ils délibérèrent ainsi plusieurs jours pour savoir ce qu'ils auraient à faire et invitèrent même les villages voisins.

Mon servent, étant allé payer des navets chez des païens des environs, fut instruit de ce qui se passait et me répéta ce qui se disait. J'envoyai aussitôt deux chrétiens pour rassurer les païens sans toutefois nous compromettre, chose assez difficile à cause des superstitions qui se font à certaines époques de l'année et auxquelles tous les gens du même village doivent contribuer pécuniairement.

“ Mes chrétiens partirent et, après un jour de délibérations, ils réussirent à satisfaire tout le monde. Il fut convenu qu'ils donneraient chaque année douze ligatures d'impôt. Quant à l'argent des superstitions, ils le refusèrent nettement, faisant remarquer que, à cause de leur éloignement du village, ils aimaient mieux vivre seuls et faire tout ce que leur cœur leur suggérerait pour marcher sur les traces de leurs ancêtres. Un païen insista beaucoup ; il serait mieux, disait-il, que tous d'un commun accord, sacrifiasent à leurs parents défunts et au génie de la montagne. Mais, nos chrétiens persistant dans leur refus, un païen respectable ajouta que, pour les choses matérielles, on pouvait bien forcer les hommes à agir d'une manière uniforme, mais que, lorsqu'il s'agissait du culte des ancêtres et du dieu de la montagne, on ne pouvait contraindre personne, et que chacun était libre de faire tout ce que lui inspireraient sa piété filiale et son amour pour la divinité. “ Ainsi, conclut-il, ces hommes, “ devenus nos voisins, consentant à payer, comme nous, les “ impôts au mandarin et à notre village, sont parfaitement “ libres de faire tout ce qu'ils voudront ; pour le reste qu'on “ les laisse donc tranquilles ! ”

“ Le lendemain, deux autres païens ayant entendu dire qu'une famille riche était venue s'établir parmi eux, arrivèrent à la pointe du jour jusqu'à ma maison, pendant que je célébrais le saint sacrifice. Sans mon chien, j'étais pris. Mon servent sortit aussitôt pour recevoir ces hôtes importuns, les fit entrer dans une baraque voisine que j'avais fait construire en cas d'accident, et put, par le charme de sa conversation, les retenir jusqu'à la fin de la messe, après laquelle les chrétiens se retirèrent doucement, fermèrent ma porte et s'en allèrent, en faisant semblant de ramasser des légumes. Les deux païens venaient demander à emprunter

de l'argent. Mon servani leur répondit qu'il avait apporté avec lui toute sa fortune, qui consistait en une centaine de ligatures ; mais que, ayant été obligé d'acheter des vivres et des semences de pommes de terre, il ne lui restait que fort peu de chose. " Je vais, ajouta-t-il, vous faire donner à " chacun une tasse de millet, et, après avoir déjeuné avec " nous, vous pourrez reprendre le chemin de votre demeure " et nous laisser désormais tranquilles." Ce petit incident est venu nous distraire à un moment où je m'ennuyais de n'avoir pas de nouvelles de mes confrères et de mes chrétiens.

" Le courrier que j'avais envoyé à la recherche de M. Doucet m'apporta enfin une lettre de lui, la première depuis le commencement de la persécution. Obligé de se cacher après avoir administré la chrétienté de K\*\*\*, M. Doucet s'était retiré dans une baraque, à quelque distance de cette chrétienté, sur le versant d'une montagne, où il avait eu à endurer beaucoup de misères. Il avait même passé une nuit, en plein mois de février, dans une caverne. Comme il était très exposé dans cet endroit et qu'il n'y avait de refuge pour lui que chez nos chrétiens de P\* ou de K\*, à 500 lys de là, je l'avais invité à venir me rejoindre dans l'une de ces deux chrétientés, afin de pouvoir nous confesser. Il me répondit qu'il lui était impossible de faire 500 lys en pays païen et de satisfaire, pour le moment, le vif désir qu'il avait de se confesser lui-même. Je dus donc me résigner à la volonté de Dieu et lui offrir ce sacrifice, le plus pénible de tous, car les circonstances me forçaient à enfreindre le règlement de notre Congrégation, qui fait un devoir aux missionnaires de se confesser tous les quinze jours ou au moins tous les mois. M. Doucet, qui avait reçu le courrier de Chine, m'apprit que la Russie avait vaincu la Turquie, que le roi d'Italie était mort après avoir reçu les sacraments, et que Dieu avait rappelé à lui le bien-aimé Pie IX. Voilà toutes les nouvelles d'Europe que j'ai reçues depuis bientôt un an. Que font mes parents, mon pauvre père, qui a offert si généreusement à Dieu le fils qu'il aimait tendrement ? Et ma bonne mère ? Oh ! elle pleure ; elle pleure son enfant qu'elle croit perdu pour toujours, tandis qu'il est plein de vie et de santé. Mais,

bien chère mère, à quoi vous serviront tant de larmes versées sur celui qui a été pour vous pendant si longtemps l'objet de tant de peines ? Ne vaudrait-il pas mieux prier pour lui qui a tant besoin de prières ? Plusieurs fois déjà, j'ai mêlé mes larmes aux vôtres, de regret non de vous avoir quitté, mais de vous avoir si peu aimée pendant le temps que j'ai passé avec vous.

“ Au retour du courrier que j'avais expédié à M. Doucet, j'envoyai mon domestique chercher mes deux élèves, l'un, aux environs de Séoul, l'autre à P..., chez son frère. Il ne les trouva ni l'un ni l'autre. L'élève de P... était parti avec un de ses parents pour aller s'établir à 800 lys plus loin, aux confins de la province de K... Ne voulant pas que cet enfant passât l'été chez des païens, j'envoyai mon domestique avec ordre de ne revenir qu'avec lui.

“ Sur ces entrefaites, je reçus un courrier de M. Blanc, le premier qui me parvint depuis la persécution. M. Blanc me disait de me rapprocher de M. Doucet, afin d'avoir l'occasion de nous confesser. Trois chrétiens partirent aussitôt pour chercher ce confrère, à qui je fis préparer une maison dans une de mes chrétientés, à 100 lys seulement de mon habitation. J'envoyai à M. Blanc, sur sa demande, mon bréviaire, un fer à hosties et deux bouteilles de vin de messe, car il avait tout perdu lors de l'arrestation de Mgr Ridel. Enfin, M. Blanc me prescrivait quelques prières, que, mes chrétiens et moi, nous aurions à réciter pour demander à Dieu la délivrance de notre vicaire apostolique et la fin de la persécution.

“ Pendant ces six mois, je n'ai pas perdu mon temps. Outre les deux chrétientés que j'ai administrées, j'ai appris un peu la langue coréenne, quelques caractères chinois et surtout la manière de vivre des chrétiens et des païens. Au commencement de la persécution, jeune et sans expérience, je fus obligé de m'en tenir aux avis des catéchistes et de mon serviteur, et souvent les choses ne tournèrent qu'à mon désavantage. Abusant de mon ignorance des usages coréens, mes gens ne m'écoutaient pas. A la nouvelle de l'arrestation de Mgr Ridel, je voulais rester à ma résidence de K..., et, de fait, les satellites n'y sont pas entrés ; mais les chrétiens me

racontèrent une foule d'histoires pour me prouver que la position n'était pas tenable. Il faut vous dire, en passant, que les Coréens sont fort peureux. Dès qu'on prononce le mot de persécution, ils se le répètent et se préparent à fuir à la moindre alerte. Maintenant je les connais, et, si la persécution reprend, je suis décidé à ne fuir que lorsque je serai vraiment en danger. J'attends M. Doucet ; aussitôt qu'il sera arrivé à K\*\*, je partirai pour cette chrétienté.

## IX.

10 juillet.

“ Mgr Ridel est parti, le 11 juin, pour la Chine. Quel bonheur ! C'est la première fois que l'on agit de cette façon en Corée, la loi portant que tout étranger trouvé dans le royaume doit être mis à mort. C'est sur l'ordre formel de l'empereur de Chine que l'on a renvoyé notre vicaire apostolique ; mais autrefois on s'inquiétait fort peu de la Chine quand on mettait à mort les missionnaires. Espérons que Dieu daignera enfin abaisser ses regards de miséricorde sur cette terre de Corée, arrosée du sang de tant de martyrs. Maintenant que notre évêque et notre père a été mis en liberté, il ne nous reste, à nous, ses enfants, qu'à remercier Dieu d'un si grand bienfait et à le prier de toucher le cœur du roi de Corée, afin que bientôt la lumière du christianisme brille de tout son éclat dans ce pays.

“ Je partis le 29 juin pour K\*, à 100 lys de ma résidence. Il faisait une chaleur tropicale, et je faillis mourir en gravissant les hauts pics de H... Je fus surpris par un violent orage à un quart d'heure de la chrétienté de M..., où j'arrivai, trempé jusqu'aux os. C'eût été bien le cas de dire :

L'attelage suait, soufflait, était rendu,

car il ne manquait que la mouche de La Fontaine pour m'exciter et m'aider à escalader les monts.

“ A K\*, je rencontrai M. Doucet que je n'avais pas vu depuis six mois. Je me jetai dans ses bras, et j'oubliai bien vite les fatigues du voyage. Pendant cinq jours, nous nous

encourageâmes mutuellement, et nous résolûmes les petites difficultés que nous avons rencontrées dans l'administration des chrétiens. Notre première pensée avait été de faire une retraite ; mais, ayant trop de choses à régler, nous la remis à un mois et demi plus tard, époque où M. Doucet viendra chez moi au fond des montagnes de H... Nous pourrons nous recueillir plus facilement ; car ici je vis en vrai solitaire, n'ayant pour toute distraction que le croassement des corbeaux et le cri des cerfs. Fortifié par la grâce du sacrement de pénitence et par les exhortations de mon confrère, je repris gaiement le chemin de mon logis où j'arrivai le samedi soir, 6 juillet, afin de célébrer la messe le lendemain.

30 septembre 1878.

“ Le 14 juillet, mes deux élèves arrivèrent, et dès lors je m'occupai de leur enseigner les éléments de la langue latine. Ce fut difficile et pour le maître et pour les élèves, car nous manquions absolument de livres. Je me mis à écrire une petite grammaire coréenne-latine, bien incomplète il est vrai, suffisante néanmoins pour leur apprendre les déclinaisons et les verbes. J'ai oublié l'ordre et l'enchaînement des règles ; c'est pourquoi je serai obligé de m'arrêter là, si, l'année prochaine, de nouveaux missionnaires ne viennent pas en Corée.

“ Après avoir fait la classe depuis le 15 juillet jusqu'au 25 septembre, je reçus de M. Blanc l'ordre d'aller m'établir à deux journées de Séoul. Je partis avec tous mes gens pour la chrétienté de K\*..., en attendant qu'on m'ait préparé à S..., à 200 lys (20 lieues) de la capitale, une maison où j'irai m'établir à la deuxième lune.

“ J'ai administré la chrétienté de K\*..., ces jours derniers, et j'ai été beaucoup édifié de la ferveur de mes chrétiens. La semaine prochaine, je partirai pour faire l'administration de deux autres chrétientés où j'espère éprouver les mêmes consolations. Je confierai, pendant ce temps, mes élèves, au nombre de trois, à un maître chinois qui leur apprendra les caractères coréens et l'écriture coréenne.

“ Mes confrères sont occupés à faire l'administration. Leur

ministère est fécond en fruits de salut. Que Dieu en soit béni ! Les chrétiens rentrent peu à peu au bercail. Espérons que Dieu se laissera enfin toucher par les prières de tant d'âmes ferventes qui s'intéressent à notre chère mission et ouvrira les yeux de ces infortunés Coréens à la lumière de l'Évangile.

“ La persécution est sinon éteinte, du moins assoupie. Depuis quelques mois, plus d'arrestations et surtout de vexations de la part des satellites. Tout est calme. Les satellites sont à la recherche des voleurs, très nombreux à cette époque. Les pauvres chrétiens, arrêtés en même temps que Mgr Ridet, ne sont plus que quinze dans les prisons de Séoul. Ne recevant, pour toute nourriture, que deux cuillerées de riz par jour, la plupart sont morts de faim ; d'autres sont morts de maladie, et quelques-uns, dit-on, ont été tués.

“ Je termine ici ce journal, écrit, au fond de ma retraite, dans ma petite chambre, sans autre table que mes genoux, avec une seule plume trouvée dans ma poche. Vous aurez sans doute beaucoup de difficulté à le lire. Priez pour moi, chers parents ; vous le voyez, j'ai grand besoin du secours de vos prières pour supporter les fatigues et les misères de la vie apostolique.

“ A. ROBERT,  
*De la Société des Missions Étrangères,  
Miss. Apost. en Corée.*”

---

# MISSION CHEZ LES NASAPIS.

---

N. D. DE BETSHIAMITS, 18 avril 1880.

M. H. TÊTU, Ptre, Aumônier de l'Archevêché, Québec.

*Mon cher Monsieur Têtu,*

Je viens d'avoir la bonne fortune de mettre la main sur un fragment de journal de voyage du R. P. Lacasse. Il le dédiait à sa bonne mère et, comme vous le verrez, il ne le destinait pas à la publicité ; il entre dans les détails les plus intimes et les raconte avec la simplicité la plus charmante. J'espère faire plaisir aux lecteurs des *Annales* en jouant ce petit tour au cher Père Lacasse. Il aimait tant sa bonne mère que le bon Dieu vient de lui ravir, qu'il ne m'en voudra pas, je l'espère, d'avoir rendu public ce qu'il écrivait spécialement pour elle.

Tout à vous *in Christo Jesu*,

CH. ARNAUD, O. M. I.

---

NOTRE-DAME DES NEIGES, 28 Septembre 1879.

*Ma bonne Mère,*

Vous vous plaignez toujours que je ne vous parle pas assez de mes misères. Que voulez-vous ? Je n'en ai pas, et je ne puis en faire. — Pour me rendre à vos désirs, j'ai tenu le journal suivant que je vous envoie. Je parle à toute la famille. Après l'avoir lu, votre cœur maternel ne trouvera pas que le fils qu'elle aime tant, lui cache quelque chose. — Vous m'excuserez d'entrer dans bien des détails et des redites, mais la bonté que vous avez toujours eue pour votre petit Zach., n'étant pas encore épuisée, vous voudrez bien attribuer cela au désir de vous plaire.

## JOURNAL DE VOYAGE A TRAVERS LA FORÊT.

19 *Juillet*. — Nous embarquons dans notre canot à 10 hs. a. m., en face de notre chapelle de Notre-Dame des Neiges ; nous nous dirigeons vers le détroit d'Hudson, en passant par les terres. Mes Sauvages ne connaissent que la moitié du chemin, mais je dois rencontrer des Sauvages des terres qui me conduiront plus loin, vers leurs frères. Nous passons par un autre chemin que celui que j'ai suivi l'an dernier. Nous allons remonter la rivière Mestshibo qui a peu de portage, ce qui nous permet cette année d'apporter un peu de provisions.

Notre canot d'écorce a un peu plus de 11 pieds de long et 2 pieds et 4 pouces dans sa plus grande largeur. Nous avons 80 lbs. de farine, 20 lbs. de lard, un fusil, de la poudre, du plomb, un rêts, chaudière, hache, aiguilles, fils et même chacun un couteau. J'ai de plus une tente et une chapelle. Nous sommes au comfortable. Faites la connaissance de mes deux hommes. Voyez mon Abraham sur l'avant du canot, jeune homme de 25 ans aux traits d'Hercule, souple, vif, obséquieux, intelligent jusqu'aux ongles, catholique avant tout, un peu superstitieux ensuite. C'est mon servent de messe, j'étais pour dire mon quasi-vicaire. Ses longs cheveux noirs pendent nonchalamment sur ses épaules arrondies. Je ne crois pas que les maringouins puissent pénétrer à travers l'épaisseur de sa chevelure qui a pris sous sa protection une nombreuse colonie ; si oui, il y aura lutte et le nombre des combattants des deux côtés sera légion. 25 ans de possession constante et paisible paraissent un titre suffisant de propriété aux habitants du domaine en question et ils paraissent vouloir s'abreuver de sang avant de céder de leurs droits. Ce guide tient en main un aviron qu'il manie avec une dextérité proverbiale ; près de lui est son fusil, son "beau" fusil rouillé, qu'il regarde peut-être avec un peu trop de complaisance, mais que voulez-vous ? chacun a son faible, et bien tirer du fusil est son fort. Demandez à tous les.

Sauvages que vous rencontrez s'ils sont habiles au tir, ils vous répondront : après Abraham je suis le meilleur ; ce qui fait 200 seconds pour un premier.

Au gouvernail se dessine une figure qui n'est pas belle, mais qui est empreinte d'un éternel sourire. Sam Mani, propriétaire unique de cette figure, est mon second compagnon. Ses yeux n'annoncent pas autant d'intelligence que ceux d'Abraham, mais peut-être plus de bienveillance. Il est jaune sans être blanc, et je défie le romancier de trouver de l'albâtre dans le long cou qu'il déploie devant vos yeux étonnés. Il aime à rire et surtout à parler. Quelle aubaine pour votre fils ! Le premier coup d'aviron est donné. Les chapeaux bas, les Sauvages à genoux prient pour un bon voyage ; je les bénis une dernière fois. Tous ensemble, nous adressons nos vœux à "l'étoile de la mer" et puis... adieu. Les fusils font vibrer l'air sous l'effet de multiples détonations. C'est le salut du Sauvage : comme il n'a pas de mouchoir à agiter dans l'air, il agite l'air de son fusil. Le commis du poste hisse son pavillon. Sa bienveillance me donne un pain qui attire les regards de la foule, puis le calme se fait et l'on n'entend plus que le bruit de 3 avirons qui battent l'eau en cadence, plus les battements d'un cœur qui dit : ta bonne maman est bien loin, mais le bon Dieu est bien près.

Nous longeons le fond de la Baie des Esquimaux, et dans quatre heures, Dieu aidant, nous serons à l'entrée de la Mestshibo. Le temps bas d'abord, se rehausse, le soleil à 45 minutes p. m., risque un œil à travers les nuages, puis se cache, puis reparait, puis nous réchauffe enfin. Une petite brise nous menace au moment où j'écris ces lignes.

2. h. p. m. — Le vent nous a arrêtés à la Pointe de Sables, à trois lieues du point de notre départ. Notre canot a une voie d'eau. Ne craignez rien, maman ; un peu de gomme va réparer l'accident. Nous allons faire une visite à la croix que je plantai en ces lieux, il y a bientôt deux ans. Nous demandons de nouveau bon voyage et succès dans notre future mission. Le premier soin de mes Sauvages est de regarder sur le sable, pour y découvrir quelques pistes d'animaux sauvages.

— Père, crie Abraham, quel est l'oiseau qui a fait ses pistes sur le sable ?

—Une perdrix blanche, je suppose.—Mes Sauvages éclatent de rire.—Oh ! non, père, c'est un oiseau de la même grosseur que la perdrix blanche, mais celle-ci est blanche et le corbeau qui a passé ici est noir. Tu vois que ce n'est pas pareil.—Je savais depuis longtemps que le blanc et le noir n'étaient pas pareils, mais j'ignorais qu'on put les découvrir à la piste.

20 *Juillet*. — Gros vent et toujours à la Pointe de Sables ; une journée et demie de perdue ce soir. On lit, on chante des hymnes, on prie et on dort ; à 5 h., le vent change. Malgré la houle, on part ; on fait le chemin des écoliers. On se dirige vers le fond de la Baie des Outardes, où la houle est moins forte et on va coucher à la cabane de Louis l'iroquois, sauvage de St. Régis, qui est chassant dans ses endroits-ci depuis 18 ans. Il me parle de Montréal, des cages qu'il a "sautées" dans les rapides. Il a surtout une histoire qu'il raconte à tout le monde, une histoire dont il est le héros, ce qui fait sa gloire, dit-il ; écoutez bien : Il arrive à Québec, où son bourgeois le paie pour avoir piloté sa cage. Il reçoit 80 piastres ; c'était un Crésus. Il achète aussitôt des cigares, s'en va au premier hôtel où vont les messieurs, dit-il, et là, il tire un cinq piastres de sa poche, y met le feu à l'aide d'une allumette, en allume son cigare, puis foule à ses pieds le reste de ce cinq piastres à demi-brûlé. Tous les assistants, ajouta-t-il, ont dû se dire : "voilà un monsieur bien riche." Oui ! père, s'écria-t-il, je puis dire que j'ai été monsieur une fois dans ma vie !—Pauvre iroquois ! !

21 *Juillet*. — Pluie battante dans la matinée. On laisse cependant notre bon Louis au billet de cinq piastres, à 8 heures moins 20 minutes. Après un quart-d'heure d'aviron, on prend le portage pour tomber dans la rivière Mestshibo.—Oh ! père, me dirent mes Sauvages, c'est un beau portage tout court.—Comme je suis accoutumé à leur "tout court," je ne fus pas surpris de marcher pendant 3½ heures. Que ma petite chapelle me parut pesante, quand on passa à travers un marais où l'une de mes jambes me parut tellement rebelle qu'elle se refusa de suivre l'autre plus longtemps, en sorte

que je fus obligé de faire le reste du portage sur une seule jambe. Pauvre jambe cassée, elle se plait quelquefois à me jouer de petits tours. Au bout du portage, on tombe dans un petit ruisseau qui donne ses eaux à la Mestshibo. Belle brise ; par intervalle, temps chaud, orage, tonnerre. La Mestshibo est une rivière qui me rappelle l'Outaouais. On couche dans une vieille cabane, et ma bonne mère, votre fils s'endort ce soir sans se faire bercer.

22 *Juillet*. — Je fête Notre-Dame de Bon-Secours ; je dis la messe pour mes bienfaiteurs, prie pour une bonne mère, un bon père, pour des frères et des sœurs. A 10 h. p. m., arrêtés par le vent en face de la chute du Manito. Impossible de faire le tour de la Baie qui est devant nous. Notre canot d'écorce n'a que trois pouces hors de l'eau. Il est bon d'être prudent comme vous voyez. Mes Sauvages se couchent sur le sable et ronflent. Je marche sur le rivage, me ronge le doigt, m'endors au soleil et me réveille dans les mouches. La brise augmente ; encore une journée de perdue. Ne disons rien cependant, la Ste. Vierge doit avoir quelque vue. Je suis vraiment fâché, ma bonne mère, que mon crayon se refuse de décrire le coup-d'œil qui s'offre à mon regard : à mes pieds la vague vient battre le rivage et augmente le bruit de la chute. Quelle belle chute ! d'une vingtaine de pieds de hauteur sur une largeur d'environ trois arpents ! Un gros mamelon vert isolé se pose à ses pieds comme pour servir de contraste. Il est là impassible, immuable, regardant passer l'eau tourbillonnante qui gémit à ses pieds. Au loin se dessine une échelle de montagnes dont le sommet se perd à l'horizon et qui sert de fond au tableau ; puis à vos côtés, des éboulis qui attestent le travail des temps, des débris entraînés par le courant. Donc, maman, ici comme ailleurs, on a devant soi l'image de la mort, ici comme ailleurs, le temps passe, la goutte d'eau ne s'arrête pas, la feuille séchée ne reverdit plus. Entendez la goutte d'eau qui vient frapper le rivage, elle vous dit dans son langage : je fais nécessairement mon devoir, fais librement le tien ; je vais à l'océan pour lequel j'ai été créée, et toi, frère Zacharie, où dois-tu aller ? .... Je m'aperçois que je suis à vous faire l'oraison du

missionnaire ; et bien, offrons pour bouquet spirituel, cette pensée : et nous, maman, où devons-nous aller ? et je prends pour résolution d'être bon garçon toute la journée. St. François de Sales trouverait peut-être la résolution un peu générale, mais par le temps qui court c'est déjà quelque chose de spécial que d'être bon garçon.

Abraham est en train de converser. — Tiens, père, vois-tu cette montagne là-bas ? J'y ai tué seize caribous l'an passé. Il y en avait un qui avait eu la patte cassée. — Il s'arrêta là, ne voulant pas faire de rapprochement à mon détriment, mais ses yeux contemplèrent longtemps ma jambe "écourtée," en ayant l'air d'ajouter : "comme la tienne."

— Vois-tu là-bas, continua-t-il, ce mamelon isolé ; il y a un génie qui le hante. Il n'y a que trois hommes qui l'ont gravi jusqu'à son sommet, deux en sont morts et le troisième n'a résisté que parce qu'il était jongleur. Il y a vu des os de loup-marins. Tu sais que les esprits se nourrissent de loup-marins ?

— Non, je ne le sais pas, mon enfant, mais je sais que l'aigle qui plane au-dessus de ce mamelon, doit y avoir son nid, ce qui explique tout.

Malgré mes explications, j'ai cru qu'il lui restait des doutes dans l'âme, car il ajouta : — Je ne voudrais toujours pas y monter, car je craindrais de mourir dans un hiver et un jour, c'est-à-dire un an et un jour. — Ne voyez-vous pas ma mère que les histoires de fées sont pareilles partout ? — Nous profitons de notre repos pour faire cuire un pain sous la cendre.

A 5½ h. p. m., on part et on rame jusqu'à 9 heures, à l'exception d'un portage que nous fîmes vers 7 heures. Quel portage ! C'est une montagne qu'il s'agit de monter et descendre. Je l'ai montée tranquillement, mais j'en ai descendu une partie par occasion.

Je dis comme toujours mon chapelet en route, puis mon bréviaire quand il ne pleut pas toute la journée.

Dans les entr'actes, Abraham ne tarit pas d'histoires de chasse ; chaque branche d'arbres paraît lui rappeler une perdrix tuée ou un porc-épic assommé.

23 *Juillet*.—Belle matinée, mais pas de soleil et fort vent contraire. On avance à la cordelle le long du rivage, 10 h. a. m. Mes sauvages tirent leur canot à terre et me laissent. Où vont-ils ?—je n'en sais rien. Abraham a son fusil à l'épaule. Il aura vu quelque chose. Quand reviendront-ils ? Ils reviendront-à Pâques ou la Trinité... mais la Trinité se passe et Abraham ne revient pas. Je suis pourtant pressé, mais il n'y a rien à dire. Patience et disons notre bréviaire. Enfin deux figures se dessinent à travers les aunes. Quatre canards sont le fruit de la chasse. Un repas de plus. J'avais donc tort de murmurer.

2½ h. p. m., on prend les rapides. Il n'y a plus de sable sur le rivage, nous sommes maintenant dans les roches ; à 5 h. le canot fait une voie d'eau et les rapides font comme lui, ce qui fait que nous sommes trempés, la peau et les os. On ne peut trouver un bon site pour la nuit. On dort comme on peut.

24 *Juillet*.—Temps couvert. Départ 4½ h. Il n'y a rien de mieux que de ne pas dormir pour se lever matin.—Encore dans les rapides, les maringouins, les roches et les branches. Mes Sauvages tuent une loutre, un vison, etc. La pluie nous fait camper de bonne heure. Nous sommes pesants ce soir et bien fatigués. L'eau de la rivière est haute, le courant fort. On ne sera pas probablement avec mes Sauvages des terres avant le 15 d'août. Peut-être que lassés d'attendre, ils sont partis ?..... Ma bonne mère, vous le dirai-je, mon âme est anxieuse ce soir. Que je voudrais être petit oiseau ! Mais, que dis-je, n'ai-je pas mon bon ange ? Oh ! cher petit ange, va dire aux Sauvages des bois qu'il y a un prêtre en chemin et qu'il ne fait que rêver à eux. Et toi, grand St. Jacques, dont je viens de réciter l'office, ne peux-tu rien pour eux ?.....

25 *Juillet*.—Temps couvert ce matin encore. San Mani se dit malade. Il a la tête brûlante et les yeux abattus. On part cependant, vu que je veux bien remplacer le malade, à la cordelle ; des rapides, des rapides, des roches, des roches, des branches, des branches. C'est l'histoire ancienne. A midi, au moment où j'écris ces lignes, la pluie nous menace. Abraham qui vient de tomber à l'eau me dit de ne pas tant

rire, que bientôt nous serons tous mouillés de la même manière. Vers 4 h., on arrive à la rivière Manahi où l'on campe. La rivière Manahi, de la largeur de celle de L'Assomption, se jette dans la Mestshibo. Nous faisons sécher nos habits ce soir. On frissonne, pas de maringouins, mais mon doigt coupé me fait mal et mes jambes sont roides ; cependant je mange bien, et je ne suis point malade du tout, maman. Je vous parle de mes petites fatigues pour vous faire plaisir, non pour vous troubler, car le seul résultat de ces fatigues est de m'ouvrir l'appétit. Je vous ferai même un aveu : Je crois que je suis porté à la gourmandise ; ce soir, mon repas fini, j'aurais encore désiré manger pendant une demi-heure.

26 *Juillet*. — Bonjour, chère mère, mes Sauvages ronflent encore, parlons douc tout bas. Si je fêtais hier avec les gens de St. Jacques, aujourd'hui, je fête avec Domitille et Philomène ; ma pensée est à Lachine et je suis allé communier avec Marraine ce matin. Je l'ai priée de nous protéger tous. Elle nous donne un beau jour, du moins espérons-le, mais se refuse à nous montrer le soleil. Le courant de la rivière n'est pas fort aujourd'hui. Mon pied ne me fait presque plus mal. Je croyais que je me l'étais foulé hier sur les roches, en tirant à la cordelle ; ce matin, je vois que je me suis trompé de membre, j'ai pris le pied pour la jambe, ce qui vous montre que le mal n'est pas à craindre. On passe une île au site enchanteur. — Comment appelles-tu cette île, Abraham ?

— Elle n'a pas de nom.

— Eh bien ! on va l'appeler l'île Ste. Anne. Mes Sauvages sont enchantés du nom. Ils ne font que parler de l'île Ste. Anne. On s'arrête en sa présence ; on récite cinq *Pater* et cinq *Ave* et plusieurs invocations à Ste. Anne, pour celles qui ont donné ces beaux scapulaires !... En écrivant cette note en face de l'île, il me vient une idée que je vous prie de communiquer à Philomène. Quelle belle maison de campagne pour une communauté ! Quel site ! Quelle vue ! De l'eau, du poisson, des lièvres, des ours, des loups, des caribous, des porc-épics, de l'air, de l'espace et de la solitude.

C'en est fait, je lui cède mes droits de découverte à condition que quand j'e passerai ici, Mairaine me fera manger de la bonne truite. On couche au pied d'un éboulé ; on n'est pas fatigué ce soir ; croyez-m'en, maman, je ne vous cache rien. Mes Sauvages sont bien gais et moi je ne suis pas triste. Vive Ste. Anne, et comme disait mon grand père : on est certain de trouver le bout à la fin.

27 *Juillet*. — Enfin, oh ! soleil ! tu te montres ; que tu es beau après tant de jours d'absence ! pas un nuage à l'horizon. Le croirez-vous ! des hirondelles volent au-dessus de nos têtes et saluent notre départ. Elles ont leur nid au milieu de cet inaccessible montagne de sable que le pas de l'homme ne peut franchir. Cependant, hirondelle, ne crains rien : les Sauvages ont une tradition qui te protège. Ils ne disent pas à leurs enfants que les vaches ne donneront plus de lait, mais que celui qui tue une hirondelle a assez mauvais cœur pour tuer un homme. San Mani est bien mieux ce matin et reprend sa place. La rivière est tortueuse, je marche à travers le bois pour couper les détours, pendant que mes Sauvages luttent contre le courant des rapides ; puis fatigué, je me repose sur une hauteur qui domine la rivière, en attendant les Sauvages. Je les aperçois suer sang et eau. Ils ont un passage difficile à faire. Grand Dieu ! que vois-je ! Ils crient en désespérés. L'eau du rapide vient frapper la pince du canot qui menace de venir en travers. Il prête le flanc à la vague. Mon Dieu ! Il va verser ! Vierge Marie, à leur secours, vos Sauvages, ma bonne mère ! L'eau se précipite dans la frêle embarcation. La cordelle est retenue entre deux roches et se rit des efforts d'Abraham. Une voix, oh ! maman, quelle voix parvient à mon oreille ! La voix de San Mani qui voit la mort devant lui : " Père ! père ! " La corde casse, le canot tourne au courant qui entraîne canot et San Mani..... sur le rivage. *Deo Gratias !* San Mani tremble de tous ses muscles, Abraham vide le canot, je les rejoins, nous remercions qui de droit, puis on pleure de joie, puis on rit.

Cette petite aventure nous fait craindre davantage le dangereux remou qu'on doit passer dans quelques heures. L'eau est bien haute, il peut y avoir un danger réel. Mais en

avant. Je me rappelle, ma mère, le mot que vous me dites lorsque je vous annonçai, un soir au coin du foyer, que je partais le lendemain pour me faire religieux : Va où Dieu t'appelle, mon fils, tu ne m'appartiens qu'à moitié, ce n'est qu'au ciel que tu m'appartiendras complètement, car là, je sais que je ne te perdrai plus. Ces paroles ont pénétré comme un trait dans mon cœur ; elles y sont ; il les garde pour se retremper dans les moments de défaillance.

8 h. p. m.—On entend mugir le rapide. On arrive au fameux remou. Un coup d'aviron mal donné et vous êtes au fond en tournoyant. Les doigts se cramponnent aux roches, on avance... on y entre... on ne parle pas... on ne respire plus... on passe... on est passé. Trois soupirs longtemps comprimés l'annoncent aux montagnes d'alentour. On campe à l'heure même et c'est en face de ce fameux remou que je vous écris ces lignes, ce qui sans doute doit l'honorer beaucoup. Tout le monde est fatigué. Mon asthme me trouble. San Mani fait la cuisine et a l'air de s'en promettre. Je crains cependant que les maringouins en mangent une partie avant nous. Bonsoir.

28 Juillet. — Je viens de réciter l'office de St. Nazaire, ce qui m'a transporté à Lachine. J'ai fêté avec Marraine. J'ai baptisé le remou du nom de mon cousin parce que, comme lui, il remue toujours sans jamais se reposer. Ce matin on frissonne, pas de mouches, tant mieux puisque le bon Dieu le veut et quand elles dégèleront, ce sera tant mieux encore, puisque le bon Dieu le voudra. On avance tranquillement, la rivière n'est pas trop difficile aujourd'hui, à midi ; il fait un soleil à frire les roches, qui donne sans miséricorde sur notre tête. Quel changement depuis le matin ! Je ne vous parle pas de l'aspect des terres que nous traversons. C'est toujours la même chose : des épinettes, des sapins, des rivières, des montagnes et des vallées. Il y a en certains endroits des baies où il y a beaucoup de foin plat. Les légumes pourraient mûrir par ici, sur le sable, car je ne vois que roches et sable. Le bois est trop petit pour faire chantier, mais il y de l'or dans les montagnes, chose qui vous intéresse bien peu, ainsi que moi qui me contenterais d'avoir de l'argent pour payer mes dettes. A 10 h. a. m. on entre dans le beau

lac de Winokopao. Comme il fait calme, on en profite ; on marche la nuit, car le vent pourrait nous retarder trois à quatre jours sur le lac. A 11 h. du soir, on dépose l'aviron. Il est temps de se coucher et je crois que nous avons assez fêté la St. Nazaire. Les maringouins plus persévérants que nous, n'ont pas encore fini leur concert.

29 *Juillet*.—On part tard, 7 h., soleil brûlant. Je ne suis pas bien ce matin ; pied douloureux, boyaux en désordre, mais le cœur bat encore et la tête paraît saine comme une balle, n'est-ce pas le principal ? San Mani a le bras fatigué et il croit s'être démis quelque chose dans l'épaule, il m'offre la place de capitaine que j'accepte. Si, ce midi, ma bonne mère, vous trouvez que j'écris mal, vengez-vous sur mon aviron. Vous voyez que je ne vous cache rien, mais aussi je veux que vous me croyiez quand je vous dirai que je suis bien gros et gras. On vient de tuer quatre canards des lacs et vite mes Sauvages mettent pied à terre... pour les faire cuire ?—pas tout-à-fait—pour les manger. N'oublions pas de vous dire, tandis que j'en ai le temps, que j'ai eu le bonheur de dire la messe ce matin. Mon autel était bien petit, cependant vous y avez trouvé place.

Le soleil était trop brûlant, il nous fallait un orage, nous l'avons eu ; le tonnerre est venu réveiller la solitude de ces lieux. Que d'échos dans ces montagnes ! Je n'ai rien entendu encore de plus terrible. San Mani tremblait de tous ses membres, Abraham me tenait par le bras ; j'attendais battre son cœur et moi, je..... comme je m'endors, je n'ai pas le temps de finir. Bonsoir.

30 *Juillet*.—Pluie dans la matinée, vent contraire, on continue la route, mais l'eau déferle dans le canot, on tue deux loutres et un castor. J'ai gagné les bonnes grâces d'Abraham. San Mani étant sur l'avant du canot tira deux coups et manqua ; Abraham grinça des dents. J'achevais de charger le fusil, quand le castor se montra près de la cabane. Je le mis en joue et lui brisai la tête au moment où il allait disparaître. Le tout fut l'affaire de deux secondes ; Abraham me félicite de ma célérité et un gros éclat de rire annonça

aux montagnes d'alentour que pour un canadien, je ne tirais pas trop mal. Un bon repas et demi de plus.

2 h. p. m.—Arrêté par le vent sur une île, dans la rivière, je lui donne le nom de Céline, car elle est toute petite, et a l'air bonne comme elle. Je n'ai encore donné votre nom à aucune objet, ma bonne mère. J'ai essayé de baptiser de ce nom un petit ruisseau à l'eau limpide et aux rives enchanteresses, mais quand je partis, " la Marguerite " ne voulait pas me suivre. Je lui enlevai son nom ; je ne pourrai me déterminer à donner votre nom qu'à un objet que je pourrai apporter avec moi, que je pourrai placer sur mon cœur, car, voyez-vous, si une mère peut également aimer tous ses enfants, il n'y a cependant qu'une maman, une seule pour son fils. Celui-ci cherche de tous côtés et toujours son cœur lui fait la même réponse : ce n'est pas maman. On vient de parler longuement de vous ; San Mani veut savoir si vous vivez encore, si vous marchez à la raquette, si vous pouvez repasser une peau de caribou, si vous êtes capable de gouverner un canot d'écorce dans les rapides et mille autres questions de cette sorte. Il désire connaître si papa tire bien du fusil, si c'est un grand marcheur à la raquette, etc., etc.

31 *Juillet*.—Départ à 4 h. moins  $\frac{1}{4}$ .—Apparence de beau temps ; à 5 h. on voit un caribou qui nage dans la rivière. Mes sauvages l'aperçoivent, le canot " vole " sous l'effort des avirons. On traverse la rivière et Abraham suit le rivage, pour approcher le caribou qui, confiant dans sa solitude, se prépare à se faire sécher aux premiers rayons du soleil. Tout-à-coup, un soubresaut de l'animal annonce qu'il a flairé le chasseur ; il part avec la rapidité de l'ouragan. Quelques secondes de plus, et les montagnes retentissent d'une double détonation de fusil et des gémissements du caribou, agonisant sur le rivage. Quel beau coup de fusil, papa ; du côté droit, les balles n'ont fait qu'une ouverture à la 2<sup>me</sup> côte, non loin de l'épaule ; du côté gauche, la 3<sup>me</sup> et la 6<sup>me</sup> côte étaient brisées. On le dépece et on se hâte de se rendre à la grosse montagne, où nous attend le plus difficile portage qu'on doit rencontrer dans le voyage.

10 h. a. m.—Nous sommes à la montagne. Mes Sauvages

font sécher la viande du caribou et préparent la peau, en sorte que nous ne partirons que demain ; une demi-journée de perdue pour ce cher caribou. Ne nous plaignons pas cependant, car il n'y avait pas de poisson hier dans le rêts et mes sauvages parlaient déjà de la faim. On m'appelle pour dîner, c'est fait. Mes sauvages viennent de me dire que le caribou va peser dans le portage demain. Pour ma part, je crois que s'ils continuent à manger ce soir, comme ils l'ont fait à midi, il leur pèsera plus dans l'estomac que sur les épaules. Ils font une cachette de cette viande dans un morceau de terre à demi dégelée comme elle l'est encore ici dans les endroits bas. Ils veulent la manger au retour.

Nous avons un orage ce soir, vent N. O. et froid. J'entends San Mani dire à son compagnon :—Je savais qu'on verrait un caribou ; l'œil m'a papilloté deux fois ce matin en me levant ! Qui soutiendra maintenant que les sauvages ne sont pas de notre espèce ?

1<sup>er</sup> Août.—Enfin ; il est fait ce cher portage !! Les Sauvages ont raison de le redouter. Il faut gravir la fameuse chaîne des Laurentides. J'ai mis une heure à la gravir avec mon bagage dont j'avais pourtant diminué la pesanteur. Une fois au haut de la montagne, le portage est beau pour parvenir au lac qu'on traverse pour faire de nouveau un portage.

8 h. du soir.—Nous avons tant fait de portage aujourd'hui que je n'ai pu tenir mon crayon. Que ma chapelle et ma tente étaient pesantes au onzième portage que je viens de faire ! En ce moment je comprends un peu toute la fatigue que vous avez dû subir pendant si longtemps que vous avez travaillé pour moi ?

2 Août.—On monte encore la rivière qu'on a laissée à la grosse montagne. Ici mes guides sont dans l'inconnu, ils se dirigent suivant les instructions qu'ils ont reçues à leur départ, d'un vieux sauvage. Quels cuisiniers que mes sauvages ! Que de poils pour assaisonner le caribou ! Vent N. temps couvert ; les mouches sont gelées. Bien souvent on croit manquer le chemin, puis on le retrouve toujours. Quelle belle rivière que celle que nous remontons ! Elle a près de

deux milles de large, le poisson abonde ici, je n'ai jamais vu tant de poissons blancs à l'entour d'un canot ! On passe près de plusieurs cabanes sauvages ; cabanes d'hiver ; ce qui indique que les sauvages des terres sont venus chasser ici cet hiver.

Ce midi, en faisant la cuisine, je me suis écrasé le doigt entre deux roches dont l'une pesante voulait me résister ; je voulais faire l'homme : Crac ! me voilà à crier comme un enfant. Tout ce qui part d'un mauvais principe, nous retombe toujours plus tard ou sur le nez ou sur les doigts. Ça ne vaut guère la peine de parler d'un bobo, mais vous voulez que je vous dise tout, et bien ! supportez-en les conséquences. Coûte que coûte, c'est un marché convenu, vous me suivrez jusqu'au bout.

Nous voilà arrêtés encore une fois ; San Mani vient de briser son aviron dans un rapide, je lui passe le mien ; cinq minutes plus tard, Abraham casse aussi le sien ; ont-ils fait exprès ?—Je n'en sais rien. Ils parlent de ne plus trouver le chemin, ils prononcent les mots de famine, de mort et que sais-je ? Je mets fin à la conversation de mes grands enfants : —prends ta petite hache et fais-en un autre ; Père, j'ai perdu mon couteau croche : eh ! bien, prends ton couteau de poche et vite, mon enfant. Il s'exécute sans paraître trop gai. Que de contretemps ! Je prépare quelques instructions sauvages. On se remet en route après 2½ heures de retard seulement. Le temps change et annonce de la pluie, calme plat. Les mouches dégèlent et comme je me couche, elles unissent leurs murmures à ceux de mes sauvages.

3 Août.—On part au jour ; mes sauvages ne sont pas bavards ce matin. Il ne faut pas les contrarier, d'autant plus qu'ils rament de leur mieux. On arrive à un lac parsemé d'îles ; où aller ? On croit le chemin perdu. Tout-à-coup, on arrive à une rivière ; ce n'est certainement pas la nôtre. On va gravir une montagne pour reconnaître les lieux ; on voit au loin de petites épinettes, ce n'est certainement pas ce que nous cherchons. On retourne à notre canot, on embarque et mes sauvages s'éclatent de rire, c'est bon signe. On récite le chapelet et puis je crie à mes compagnons : " en avant toute la journée et demain si nous ne trouvons pas

le lac de sable, nous réunirons notre conseil." On avance ; la rivière tourne vers le Nord-Est, ce n'est pas notre course ; anxiété. Mes sauvages ne font plus que tremper leur aviron à l'eau. Je m'impatiente trois fois en moins de deux minutes. Vous pouvez juger au moyen d'une règle de trois, combien cela fait de fois dans l'année. Tout-à-coup sans que rien ne nous y ait préparés, une immense étendue d'eau se présente en face de nous, de l'eau au nord et à l'est presque à perte de vue. C'est le lac de sable ! Ka Nekaonekao ! Ka Nekaonekao ! répète-t-on en cœur. ' Avoir cherché si longtemps pour trouver un nom si baroque !! Nous nous dépêchons de camper, car un orage nous menace, on court, on se heurte, on dresse la petite tente, on met le bagage sous le canot, tout cela, l'affaire de 10 minutes, puis le tonnerre, les éclairs, le chapelet, tout cela en même temps, enfin le tonnerre commence à s'éloigner, les paupières à se fermer et les mouches à nous manger.

4 Août. — Temps couvert, mais on espère avoir le beau temps ; quel beau lac, sauf le nom, que Nekaonekao. Il est rempli d'îles. Il y a beaucoup de gibier. Les huard's nous appellent de tous cotés, les becsies volent au-dessus de nos têtes et il y a ici de jeunes outardes d'un an qui sont à refaire leurs ailes, qu'elles perdent comme vous savez la deuxième année. Nous en tuons quatre. On va donc laisser le poisson de côté pour ce soir, je ne parle plus du caribou et pour cause, il n'y en a plus. Les Sauvages auraient-ils réellement un estomac de caoutchouc ?

Le lac traversé, on tombe de nouveau dans la rivière. Ici le courant est rapide. On grimpe de roche en roche. Tiens ! je viens de casser mon aviron. C'est juste, c'était à mon tour. A quelque chose malheur est bon. Je ne ramerai plus et vais avoir le temps de vous parler à mon aise. Laissez-moi d'abord affiler mon crayon. Bien, c'est fait !! Abraham est de bonne humeur. Quelque chose l'inquiète cependant, où veut-il en venir ? écoutez bien :

— Ton père tire bien du fusil, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis je ?

— A-t-il un fusil à deux coups ?

— Non, mais il a un fameux mousquet.

— Peut-il faire passer deux balles dans le même trou ?

Il y est enfin. Il veut un compliment que j'ai toujours tenu en réserve, sur la manière habile avec laquelle il a tué l'autre jour un caribou. Il prend un chemin détourné, mais il arrive au but. N'est-ce pas, maman, que l'humanité souffrante est la même partout ? Aux impies qui me diront que les sauvages viennent d'un singe, je leur répondrai que ce singe a dû manger de la même pomme que notre bon père Adam.

Le vent nous retarde encore. Je m'éloigne pour faire boucherie. Comprenez-vous ? Mes instruments sont mes ongles qui servent de massue. Le nombre des ennemis est légion. Ils meurent en braves, répandant leur sang et le mien qui ne font plus qu'un, par tous les pores. En voulant les meurtrir, leur nombre me meurtrit les ongles. Je n'ai encore pu me décider à les détruire comme font les sauvages entre leurs dents, mais je dois dire que je me perfectionne tous les jours. Comme eux maintenant, je mange avec ma fourchette à cinq fourchons, solidement fixée au poignet.

Ne bougez pas, chère mère, silence...*a*. boum... ! Encore un gibier qui culbute. Abraham finira par croire que je tiens de papa pour tirer du fusil. Mais je me suis fait bien mal à mon doigt écrasé, le fusil était trop chargé et la détente est venue me serrer l'ongle contre la garde.

Nous nous dirigeons maintenant vers le Nord, et dans dix-huit jours, je serai à Ungava. Quelle solitude autour de moi ! Que je suis loin de mes frères en religion ! Que je suis loin de vous, maman ! Cependant mon Ange doit aller de temps à autre vous porter un télégramme. Au revoir à tantôt, j'ouvre mon bréviaire.

Demain, quelle belle fête ! Notre-Dame des Neiges, patronne de ma paroisse ! de ma paroisse dans laquelle je marche depuis si longtemps et dont je n'aperçois pas encore le milieu. Demain, je dirai la messe. Oh ! j'irai fêter avec nos bons novices de Lachine. Je comprends maintenant pourquoi cette fête avait tant de charme au Noviciat pour moi : c'était un avant-goût de la Baie des Esquimaux. Bonsoir, le soleil se couche et nous sommes comme les poules.

(à continuer.)

# MISSION MONTAGNAISE DU LAC ST. JEAN.

N. D. DE BETHSIAMITS, Janvier 1880.

M. H. TÊTU, Ptre, Aumonier de l'Archevêché, Québec.

*Mon cher Monsieur Têtu,*

Vous me demandez un rapport sur la mission montagnaise du Lac St. Jean ; mais que dire sur ce sujet, qui puisse intéresser les lecteurs des *Annales* ?

*Peikauagamiu.* C'est sous ce nom que nos Sauvages désignent le lac. Je ne sais quel fut le missionnaire qui lui donna le nom de Lac St. Jean, car il n'y a pas de doute que ce sont encore les bons Pères Jésuites, de Chicoutimi, (ou mieux Shekotimiu, comme l'écrivent encore nos montagnais), qui, allant à la recherche des infidèles, pénétrèrent les premiers sur ses bords. Il me semble les voir, le printemps à la fonte des neiges, ils ont hâte que la débâcle se fasse, que les grandes eaux qui se déchargent dans le Saguenay, aient diminué ; ils prennent alors avec leur léger canot d'écorce la route de la Grande décharge ou de la rivière Chicoutimi.

Dans chaque baie, chaque portage, ils rencontrent quelques familles, plusieurs sont peut-être déjà chrétiennes, ou ont entendu parler de la sainte prière et des robes noires qui l'annoncent.

Ces rencontres forcent les missionnaires à s'arrêter ; ils ont peut-être des vieillards, des mourants à régénérer, mais ils ont à coup sûr à instruire.

C'est ainsi en allant à petites journées, instruisant ceux qui se trouvaient sur leur chemin, qu'ils durent arriver au Lac St. Jean, vers la fête du St Précurseur, Jean-Baptiste.

Les missionnaires avaient coutume, comme ils l'ont encore aujourd'hui, d'assigner un jour, une époque, pour le rendez-vous ; il n'y a pas de doute qu'ils assignèrent la fête de St

Jean-Baptiste aux Sauvages du Lac comme époque où ils rencontreraient la robe noire. C'est encore aujourd'hui l'époque de la mission.

Les Sauvages qui habitaient les bords du Lac St. Jean, étaient alors infidèles pour la plupart ; ces derniers ne rendaient aucun culte à la Divinité, comme font encore toutes les tribus errantes dans nos vastes forêts ; toute leur religion consistait dans quelque sortilège ou jonglerie ; battre du tambour en prononçant quelque parole inintelligible pour les auditeurs, mais auxquelles l'incantateur attachait toujours beaucoup d'importance.

Mais depuis que les missionnaires s'établirent sur les bords du Lac, où ils érigèrent un petit *Sacellum* ou oratoire en l'honneur de St. Charles, le règne du diable disparut, les jongleurs se convertirent ou se retirèrent plus loin dans les forêts voisines de Mist-Assini comme le rapporte la tradition sauvage.

Le petit oratoire était sur les bords de la rivière Metapetsuan.

L'emplacement qu'occupe le poste de la compagnie de la Baie d'Hudson fut défriché et arrosé des sueurs des premiers missionnaires qui pénétrèrent en ces lieux.

En 1853, je fus envoyé au Lac pour y faire la mission. Je cherchai mais en vain les traces du petit *Sacellum*. Je rencontrai, cependant, au pied du petit plateau, sur le haut duquel je plaçai la chapelle, des restes de fondation qui doivent subsister encore.

A l'exemple de ces intrépides pionniers de la civilisation, nous nous mîmes à l'œuvre pour y débarrasser un lieu pour notre chapelle, le cimetière, et un campement pour nos Sauvages.

C'est le plateau qui domine d'un côté le lac et de l'autre le bassin de la rivière Metapetsuan. Le voyageur, en passant, n'y reconnaît plus rien, la chapelle a été transportée ailleurs ; une croix, blanche et noire, s'élève à travers quelques arbres qu'on a pas encore abattus, et marque la place où reposent du sommeil des justes les chasseurs montagnais qui ont terminé là leur vie errante.

Que le Lac était beau alors, avec ses grands ormes, ses

pins gigantesques et ses frênes aux feuillages touffus, qui mariaient leur ombrage sur la surface limpide du lac !

Dans les anses, sur chaque pointe du lac, on rencontrait des familles ; c'est là que le montagnais dressait sa tente, jetait ses filets, tendait ses pièges pour le castor et la loutre.

Les environs du Lac étaient peuplés d'orignaux ou élans. C'est surtout sur les bords de la rivière Ashuapmashuan que se faisait cette chasse comme l'indique le nom sauvage. A la Pointe Bleue Netetishiu, ils y tuaient l'ours et s'y rassemblaient pour y faire leur festin.

Au grand et au petit Uiatshuan—uiatshuanish, ils se réunissaient l'automne pour faire provisions de poissons blancs appelés en leur langue attikmek—uts ; ce poisson avec le lièvre était la nourriture quotidienne de ceux qui ne pouvaient suivre les chasseurs dans la forêt, tels que les veuves, les vieillards et les infirmes.

Pendant la belle saison de l'été, des miriades de tourtes ou pigeons ramiers venaient s'abattre sur les coteaux couverts alors de graines sauvages.

Mais depuis que la civilisation y a pénétré, tout a changé d'aspect, le fen et la hache du bûcheron ont fait disparaître la forêt et converti en terre fertile des pays jusqu'alors incultes.

Nos Sauvages ont conservé les précieux enseignements qu'ils avaient reçus des premiers missionnaires, ceux qui sont venus ensuite n'ont eu qu'à entretenir le feu sacré. Le regretté père Durocher, dont ils conservent tous le meilleur souvenir, a fait beaucoup de bien auprès de ces Sauvages. Depuis l'ouverture du Saguenay, ce bon père fut attaché à cette mission. C'est à Chicoutimi qu'il commença à exercer le saint ministère parmi les montagnais. Tandis qu'il était à la Baie de Ha ! Ha ! pendant plusieurs hivers de suite, il chaussait ses raquettes, traversait la Grande Savane, ou prenait le chemin de Kinokomi et de là au Lac St. Jean, pour visiter ses chers montagnais. Lorsque la neige ou la nuit le surprenait, il campait à la belle étoile ou à l'abri de quelque rocher, partageant son temps entre la prière et la méditation, tout en réchauffant ses membres fatigués auprès d'un feu pétillant.

A cette époque reculée, le Lac St. Jean était si loin !... les difficultés pour s'y rendre si grandes !... que personne n'avait jusqu'alors pensé à aller s'y établir,

D'ailleurs, n'était-ce pas le pays des jongleurs, comme le rapportait la renommée ?... rien que cette pensée était un épouvantail pour bien des personnes. La triste perspective de se trouver en contact avec des Sauvages, qui pourraient scalper le malheureux imprudent qui s'y aventurerait, en retenait plusieurs.

Tout paraissait mystère dans ces lieux, l'étendue du Lac, les rochers escarpés, les montagnes qui se perdaient dans l'horizon bleu du ciel, les sombres vallées avec leurs majestueux sapins, leurs cèdres odoriférants et tous les arbres dont les feuillages revêtent toutes les couleurs, tout était fait pour saisir l'âme.

Mais l'élan était donné ; à la suite des missionnaires, quelques hardis colons pénétrèrent ; ils s'émerveillèrent à la vue des beautés des sites et de la fertilité du sol. Bientôt arrive M. Hébert à la tête de ses intrépides colons... le pays est ouvert... une nouvelle province va surgir !...

Nos Sauvages ont subi l'influence de la civilisation, avec ses bienfaits ; elle leur a apporté aussi beaucoup de misères. La chasse et la pêche ont presque disparu entièrement. Ils sont à présent obligés de cultiver la terre pour vivre.

Le gouvernement leur a donné une réserve à la Pointe Bleue (netetishiu), c'est là qu'a été transportée la mission et où a été bâtie leur nouvelle chapelle.

Ils ont à leur tête un agent, Monsieur L. Otis, homme très respectable sous tous les rapports, et aussi intelligent que bon ; c'est lui qui veille à leurs intérêts et dirige leurs travaux d'agriculture. Il aime les Sauvages comme ses enfants, en retour il en est aimé et rien ne le prouve mieux que l'influence qu'il exerce sur eux.

Les fièvres rouges qui ont fait tant de ravages parmi nos bons montagnais de Betshiamits, ont fait aussi apparition au Lac St. Jean, mais la maladie a été vaincue par la prudence et les soins de l'agent qui n'a jamais voulu permettre aux traités de leur donner une goutte de leur boisson de feu. La fièvre n'étant pas attisée comme à N. D. de Betshiamits

par les alcools, a pu facilement être maîtrisée ; c'est à peine si on a pu constater la mort d'un seul comme victime de la fièvre, tandis qu'à N. D. de Betshiamits le nombre des morts s'est élevé à 67.

Nos montagnais du Lac se montrent très-zélés à assister aux offices ; ils sont dociles comme des enfants, et font la consolation et la joie du missionnaire.

Chaque dimanche, lorsque tous les chasseurs sont de retour du bois, ils se réunissent dans leur petite chapelle pour prier et chanter, chacun paie alors son tribut de louange à Dieu. Celui qu'ils appellent aiami-cu-otshimau préside, le tout se passe avec le plus grand ordre et la plus religieuse décence.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui de leur respect pour les morts, ni de leurs autres pratiques. Ce sera pour une autre fois.

Tout à vous,

CH. ARNAUD, O. M. I.

P. S.—Comme dans ma lettre il se trouve quelques noms sauvages dont vos lecteurs ignorent peut-être la signification vous me permettrez de leur en donner une explication pure et simple, telle que je la connais. Je donnerai aussi l'explication de plusieurs autres noms.

Tadoussac-Tatoushak-Tatoustak,—à l'endroit où la glace est brisée. A cet endroit on ne voit jamais de glace stable. Voilà le port d'hiver de la province désigné par les Sauvages. Il est bon de vous faire remarquer que les Sauvages donnent toujours un nom qui marque la qualité de l'objet ou qui dépeint les lieux, ou ce qui attire le plus leur attention.

Saguenay, francisé de Shagahnen-hi—la glace est percée, trouée. Les eaux du Saguenay étaient autrefois peuplées de loups-marins ; dans le courant de l'hiver ces animaux y entretenaient des ouvertures pour y respirer. Après avoir pris leurs ébats dans l'eau, ils en sortaient pour se réchauffer au soleil. C'est sur la glace qu'ils déposaient leurs petits, dans les mois de mars et d'avril. Ces soupiraux cachés étaient toujours dangereux aux voyageurs qui s'aventuraient sur la glace, en remontant ou en descendant le fleuve. Les premiè-

res années que j'exerçais le saint ministère, nous faillîmes, mes compagnons et moi, tomber dans ces pièges d'un nouveau genre ; un de mes compagnons, moins heureux que les autres, fut bien près d'y rester, nous ne pûmes l'en retirer qu'avec peine.

Escoumains-Escoumin-Eskomin—il y a encore des graines. Les environs des Escoumains ont toujours été renommés pour la grande quantité de graines sauvages, surtout les bleuets et graines rouges appelées par les montagnais uishatshimin, graines sûres, qui passent l'hiver sous la neige et se conservent vermeilles jusqu'au printemps. C'est sans doute cette circonstance qui a fait donner le nom à la place et que les Canadiens auront francisé, en écrivant : Escoumains, comme ils ont francisé Tadoussac, Saguenay, etc., etc.

Stadacona, statakostnen, tatagushtnen, Statakona—endroit où l'on passe sur des morceaux de bois comme sur un pont.

Probablement avant l'arrivée des français, les Sauvages qui faisaient le trajet de Sillery à l'embouchure de la rivière St.Charles, soit pour la chasse soit pour la pêche, pour passer le cap blanc au pied duquel les eaux du fleuve venaient battre, étaient obligés de le passer sur un ramassis de bois de marée que les courants tenaient collés contre le cap ; de là, Stadacona.

Hochelaga, oshelaka, oshinaka, oshinakano—l'endroit où l'on surprend quelqu'un dans une embuscade, et où l'on s'en moque ; il est tourné en dérision. Ceux qui sont familiers avec l'histoire des Sauvages peuvent nous dire si le lieu qu'ils appellent Hochelaga a été le théâtre de quelque cruauté ou ambûche de la part des Sauvages.

Ottawa, ottaouais, ottaouets—selon l'ancien montagnais que parlent encore certains de nos naskapis et dont la prononciation est presque celle d'ottaouais, veut dire : (au locatif), l'endroit où l'eau est en ébullition comme dans une chaudière et s'élève en gonflant.

Les Sauvages qui remontaient ou descendaient le fleuve, disaient : Je l'ai vu..., j'ai campé..., nous nous sommes rencontrés à Ottauuets (au locatif), que les voyageurs plus tard ont francisé en disant : Ottaouais par corruption. Ottawa, ottaoua—jettes-le dans l'eau chaude, fais-le bouillir ; ce nom ne semble guère propre à désigner la capitale du Dominion.

Le mot *assik* ou *assuk*, chaudière, chaudron, etc., n'a été ajouté, je pense, que pour faire comprendre que c'est à cet endroit seul que l'eau est ainsi en ébullition comme dans une marmite, et non en flots comme dans les rapides et cascades.

D'ailleurs les personnes qui sont sur les lieux peuvent aisément vérifier la chose si cela leur plaît; par la suite on a appelé *Ottaouais* les sauvages des environs ou ceux qui en sont partis pour aller s'établir ailleurs, par rapport aux autres nations c'étaient des *ottaouais*, *ottaouets*.

*Canada*, *Kanata*, *Kanatak*, *Kanats*—(la lettre *D* manque en sauvage, elle est remplacée par *t*, tantôt doux ou fort). Ce mot veut dire celui qui va voir, visite, explore; on se sert encore de cette expression pour désigner un parti qui va à la chasse, celui qui doit approcher le premier l'ours, le caribou, etc. *Kanatak*.

Les Sauvages, autrefois, toujours en guerre et toujours sur le qui-vive, poussaient le cri d'alarme en apercevant l'ennemi: *Kanats*, les voilà qui s'approchent. Ce mot devenait pour eux un cri de joie et de bonheur lorsqu'ils reconnaissaient des amis. Ainsi, supposez qu'ils assistent à la réunion qui doit avoir lieu le 24 juin, ils diraient pour désigner tous ceux qui s'y rendent: *Kanats*. C'est ainsi que Jacques-Cartier a pu être salué du nom de *Kanata*; comme aussi en demandant par interprètes ou signes: qui sont tous ceux-là; on lui répond: *Kanats*.

De là le nom de *Canada* donné à Québec.

*Uapistikaian*—*uapistikoiats* (au locatif), à Québec, traduit littéralement, signifie cap blanc, promontoire blanc, mont blanc.

La montagne sur laquelle est bâtie Québec c'est *Uapistikoiats*. *Statakona* serait le lieu où ils passaient l'eau sur des troncs d'arbres, probablement, le cul-de-sac, où se trouve présentement le marché Champlain.

De là *Kanata*, *Statakona*, noms donnés par Jacques-Cartier pour désigner Québec.

*Manikuagan*—lieu où les Sauvages enlèvent l'écorce pour les canots; il est à remarquer que cette écorce ne se trouve qu'en certains endroits.

Mataouan, Matawan—endroit où deux rivières se réunissent pour n'en former plus qu'une.

Metapetshuoan (au lac St. Jean)—endroit où le courant de la rivière rencontre les eaux du Lac.

Betshuoan (près Mingan) Petshuoan—endroit où le courant de la mer rencontre celui de la rivière.

Mingan, Minkan, Maïkin—où il y a des loups.

Uiatshuoan, Uiatshuoanish, francisé en Ouitshoian-nis—(ces deux rivières sont au Lac St. Jean), flots, cescades, rapides à bouillons blancs.

Betshiamu (au locatif), Betshiamits—l'endroit où il y a des lamproies ; c'est une sorte d'anguille de mer qui remonte la rivière.

Papinachoix, Papinashuts—les sauvages rieurs.

Cacauna, Kakona—où il y a des porcs-épics.

Chicago, Shikako—où il y a des bêtes puantes.

Il faut remarquer que bien des places ont pu être transformées, ce qui les rend à présent méconnaissables, quoique les noms soient toujours les mêmes.

Peikuagamiu (Lac St. Jean)—les abords en sont plats.

Shekotimiu, Chicoutimi—les eaux sont profondes, comparées aux autres rivières.

Kinokomiu, Konokomi—lac long, et les eaux profondes.

Quelques personnes font dériver le nom de Québec d'un verbe mic-mac, qui signifie *bouché, fermé, rétréci*. Je pense que c'est à tort. Il est à remarquer que lorsque les français arrivèrent dans le pays, ils ne trouvèrent pas la nation des mic-macs établie à Québec, mais celle des montagnais qui occupaient tout le parcours de la côte depuis Betshiamits et jusqu'au-delà des Trois-Rivières. Les mic-macs n'avaient peut-être jamais été à Québec, et d'ailleurs, l'eussent-ils vu, qu'il ne leur serait jamais venu à la pensée d'appeler : *bouché, rétréci*, un fleuve d'un mille et demi de large.

Jacques-Cartier avait appelé Stadacona, Canada, le lieu où il mit pied à terre ; deux mots qu'il a du entendre répéter souvent sans les comprendre. Je les ai déjà expliqués.

Après de longues années, il me semble voir Champlain arrivant en face du Cap, au pied duquel se trouve Stadacona, Statakotna. Tous les sauvages, à la vue de la petite flotille,

avaient poussé le cri de Kanata, Kanata, les voici ! ils arrivent ! pour eux ce sont des amis. Ils sont réunis sur le bord de l'eau dans la surprise et l'admiration de voir venir ceux dont ils avaient entendu parler...

Champlain, peut-être hésitant à la vue de cette foule, ne débarquait pas assez vite au gré de leurs désirs, c'est alors qu'ils crient : Kæpek ! Kœpek ! Kanatats, Kanatats (au pluriel). Débarquez, débarquez ! amis ! amis !

Rien de surprenant que quelques sauvages eussent été à bord du bâtiment de Champlain et qu'en désignant Statakotna comme l'endroit propice au débarquement, ils eussent répété : Kæpek ou Kepek.

Le verbe montagnais Kæpan ou Kepan, veut dire : débarquer, aller à terre, etc. 2 pers. impératif Kæpek ou Kepek.

Kæpek ou Kepek montagnais, comme Québec français, n'est point bouché, ni fermé, ni rétréci ; mais il est ouvert et tend les bras à tous ses amis et aux voyageurs étrangers qui le visitent.

Le 24 juin 1880, c'est-à-dire 272 ans après sa fondation, la bonne cité de Champlain pourra redire avec un noble orgueil : Canadiens ! Canadiens ! soyez les bienvenus !... Je suis encore Stadacona l'hospitalière... Je vous reçois encore sur mes ponts flottants comme je reçus vos pères en 1608 au cri de : Kanata ! Kanata ! Kœpek ! Kœpek !

Canada ! Canada ! Quebec ! Quebec !

Amis ! amis ! débarquez, débarquez, venez à terre.

Voici encore deux noms d'origine montagnaise :

Batiscan, pathiskan ou patiscan, patshiskan—vapeur, nuée légère. C'est aux gens de la place à savoir si aux environs il s'élèverait quelque vapeur ou brume, plus fréquente qu'en d'autres lieux. Comme je ne connais pas la place, je ne sais si la vapeur ou brume se trouve sur l'eau ou à terre ferme.

2<sup>e</sup> explication.—Le même mot signifie aussi *viande sèche pulvérisée, os broyés* qu'on fait bouillir ensuite pour en retirer la graisse dont on compose le pemikan montagnais. Dans ce cas ce serait en cet endroit que les Sauvages se réunissaient à leur retour de la chasse pour faire leur festin, avant de se séparer.

Cataraqi, Katarakue. (Imp. dubitatif.)—ils y sont probablement cachés, en parlant d'un parti ennemi.

L'endroit où l'on se cache—dans ces lieux on doit trouver quelques retranchements ou redoutes, soient naturels ou faits de mains d'hommes.

Il est bon de remarquer que dans la langue montagnaise, *a. e.* se prennent souvent l'un pour l'autre ainsique *a. u.*

*B. P.* ont la même prononciation, ainsi que *D. T.*

*c. g. k. q.* ont la même consonnance, il n'y a à proprement parler que *k.* Les lettres *c. g. q.* ont été employées pour adoucir la prononciation dans certains mots.

*s. j.* se confondent, il en est de même des lettres *l. r. n.* qu'on emploie indistinctement les unes pour les autres, ainsi on peut très bien dire :

Maskualo  
Maskuaro  
Maskuano } pour désigner le même mot. — La queue de l'ours.

Kanata, Canada.

Kæpek, qæbek, qebec.

*Iroquois, Hurons, Algonquins*,—Champlain qui a entendu ces noms pour la première fois de la bouche des montagnais, ses alliés, comme il les appela, et avec lesquels il voyageait dans ses découvertes, les a appliqués aux nations dont ou lui parlait et a francisé ces noms :

*Iroquois*, irnokué en montagnais, homme redoutable, homme à craindre. Je vous ai déjà fait observer que les lettres *l r n* se confondent et qu'on peut très bien dire *irokue* : pour homme terrible, redoutable. Cette nation était redoutable en effet à toutes les autres.

Algonquins ou Algomekuins comme les appellent Champlain dans son premier voyage.

Algomekuins—les montagnais disent : Alkoumekuots, ceux qui se vermillonnent, se peignent en rouge.

Hurons, urons—du verbe uroin ou uruin, qui signifie mugir, crier, vociférer, etc.

Niagara, niaka, nekara, nekala. On se sert de ce mot pour marquer une habitude, une continuation ; ainsi Niagara, urons-là où le mugissement est continuel ; nom donné sans doute par opposition aux autres chûtes qui ne se font pas

toujours entendre, et par extension le nom de Urons ou Hurons donné aux Sauvages qui habitaient les lieux voisins de Niagara, urons-là où l'on entendait un bruit, un mugissement continu.

On pourrait m'objecter que ces endroits ne sont pas dans le pays qu'habitaient les montagnais. Mais je réponds que Champlain et les Pères Jésuites voyagèrent d'abord dans tous ces lieux avec des Sauvages ou guides pris soit à Québec soit à Trois-Rivières, et que ces Sauvages parlaient la langue montagnaise. Rien de surprenant si Champlain ou les voyageurs entendant nommer ces places ou les peuplades par les montagnais, leur aient donné les noms par lesquels ces Sauvages les désignaient.

CH. ARNAUD, O. M. I.

## Missions du Diocèse de Rimouski.

---

Il n'est peut-être pas de partie du pays où l'ouverture des terres et les nouveaux établissements fassent des progrès plus réguliers.

Voici des renseignements sur les principales missions :

*S. Edmond du lac à Saumon.* — Cette mission située sur le chemin de Matapédiac renferme une population de 322 âmes. On y trouve aussi 22 protestants.

Les familles arrivées dans l'année venaient de la Pointe-Lévis, de Ste. Luce, de la Rivière-du-Loup (en bas) et du Lac Témiscouata.

On y soutient deux écoles élémentaires. Une chapelle en bois renfermant 25 bancs suffit aux besoins actuels. Mais les effets du culte sont bien pauvres ; un seul ornement blanc et rouge, assez détériorée, avec le linge strictement nécessaire, le calice et le ciboire, voilà toute sa richesse.

Le curé de S. Moïse, chargé de cette mission, y a fait donner une retraite qui a produit les fruits les plus consolants.

*S. Laurent de Matapédiac.* — La population catholique est de plus de 100 âmes ; le missionnaire n'a pu donner un recensement complet, parce qu'il avait encore deux endroits à visiter. Les protestants sont au nombre de 50. Une partie de la population vit dans les chantiers de bois tout en s'occupant un peu de culture. Sur ces familles quatre sont canadiennes-françaises et douze irlandaises.

Les parents font des efforts inouïs pour donner à leurs enfants l'avantage de profiter de l'école qui y est établie.

*Cedar Hall.* — Voici ce que le curé de S. Moïse, chargé de cette mission, écrivait dernièrement à Mgr l'Evêque de Rimouski : " Cette mission, qui faisait partie sous mes prédécesseurs de la mission de S. Edmond, a l'avantage aujourd'hui d'avoir, grâce à la bienveillante hospitalité de l'agent de l'*Intercolonial*, une ou deux messes sur semaine chaque fois que je me rends à S. Edmond pour l'office

“ divin. Je suis heureux de constater l’empressement et la  
“ ferveur avec lesquels on se présente à chaque fois. Cette  
“ mission a été gratifiée d’une petite retraite de deux jours,  
“ à laquelle tous se sont rendus et nous ont consolés par leur  
“ piété. Pour comble de bonheur, un mois et demi plus tard,  
“ les habitants de cette localité avaient encore le bénéfice  
“ d’entendre des instructions à l’occasion du Jubilé. Il a été  
“ évident que nos travaux dans cette mission comme dans  
“ toutes les autres où la retraite et le jubilé ont été prêchés,  
“ ont été abondamment bénis de Dieu par le retour à la pra-  
“ tique des devoirs religieux d’un certain nombre qui étaient  
“ auparavant indifférents et apathiques.

“ La population est de 150 âmes, formant 13 familles toutes  
“ occupées à la culture de la terre.

“ Le besoin d’une chapelle et d’au moins une école se fait  
“ sentir; cette localité est appelée à faire une belle, bonne et  
“ et grande paroisse. J’ai pu faire communier neuf enfants,  
“ bien préparés, grâce au zèle de M. C. Trottier.”

J. J. PÉRUSSE, Ptre.

*S. Jacques de Causapsal.* — “ La mission de S. Jacques est  
“ desservie régulièrement tous les deux mois et plus souvent.  
“ Je constate, dit le missionnaire, de la régularité pour la  
“ réception des sacrements : la plus belle harmonie règne  
“ au milieu de cette jeune population. Là, comme à *Cedar*  
“ *Hall*, le besoin d’écoles se fait sentir : jusqu’à présent les  
“ familles ont été trop disséminées pour espérer d’en profiter.  
“ Mais il y a une étendue de terres suffisante ; de nombreux  
“ colons s’y établiront sans doute. La population n’est encore  
“ que de 56 âmes.

“ La mission se donne, comme par le passé, dans la mai-  
“ son de M. David Riley. L’inventaire est facile à faire, deux  
“ ornements, un blanc et un violet, une aube, un cordon, la  
“ pierre sacrée et le linge. Il n’y a point de calice ni de  
“ ciboire. Il faut constamment transporter les effets d’une  
“ mission à l’autre. J’ai l’espoir de réussir auprès d’une  
“ Dame charitable pour aider les habitants dans la construc-  
“ tion d’une chapelle : le projet paraît lui sourire.”

J. A. PÉRUSSE, Ptre.

*Canton Tessier.*—Cet établissement, tout nouveau, est situé en arrière de Matane et renferme déjà 351 âmes. Le curé voisin, ou son vicaire, s'y rend tous les mois pour leur donner la messe, entendre les confessions, catéchiser les enfants, etc. Il a été ouvert une école qui est déjà fréquentée par 42 enfants. Les colons ont acquis une terre pour l'église.

*S. Martial de la Rivière à la Marte et Marsoins* sont deux petits établissements à deux lieues l'un de l'autre et desservis par le curé de Ste. Anne des Monts. Ils renferment 161 âmes, et ne prendront un accroissement plus considérable qu'après l'ouverture des terres de Ste. Félicité à Ste. Anne. Dans cette dernière paroisse, les habitants sont tous sur le bord de l'eau, ce qui permet au curé de s'occuper plus facilement de ces missions, quoique la première soit à six lieues de Ste. Anne. On bâtit actuellement, à la Rivière à la Marte, une maison d'école qui est désirée depuis longtemps ; elle ne pourra être ouverte que dans un an.

“ Quand il y aura un prêtre à la Magdeleine, a écrit M. Auger, le curé de Mont-Louis pourrait facilement desservir *Marsoins* et la *Rivière à la Marte*, quoique les colons trouvent plus commode de s'adresser à moi. Il s'écoulera encore bien du temps avant qu'ils puissent avoir un prêtre résident, ce dont aujourd'hui on ne semble pas souffrir du tout. Dieu les préserve, et tout le monde se sauve facilement dans ces missions loin des scandales et des occasions du péché. Jusqu'à présent personne n'est mort sans sacrement dans ces postes.”

*S. Damase.*— En arrière de l'Assomption de McNider, il s'est formé un établissement prospère sur des terres avantageuses. On y compte déjà 455 âmes, et une chapelle assez spacieuse y a été bâtie. Seize nouvelles familles sont venues s'y fixer depuis un an. On se prépare à y ouvrir une école.

*S. Clément*, dans le township *Denonville.*— Cette mission possède déjà un prêtre résident : aussi sa population est-elle de 465 âmes ; trois écoles ont été organisées. Une retraite a été donnée à ces nouveaux colons en juillet dernier. Le missionnaire dessert aussi *S. Cyprien* (sur le chemin Taché), dont la population est de 182 âmes, et *S. Jean François Régis*, comprenant le canton de rapatriement du township Hocquart.

Ici l'on trouve 120 âmes. Les chefs de famille se sont mis en mesure d'avoir un édifice où ils puissent se réunir pour la sainte messe, quand le missionnaire les visitera.

*S. Hubert*, dans le township *Demers*, sur le chemin *Taché*. — D'après le recensement fait par le curé de St. François-Xavier, qui est chargé de cette mission, elle renferme déjà une population de 317 âmes. Une école a été mise en opération dans cette localité cet automne. Une chapelle temporaire a été construite ; les exercices du Jubilé y ont été donnés au mois d'août, à la grande joie des fidèles.

*Chemin du lac, Témiscouata*. — Le curé de S. Modeste, qui est chargé de cette mission, donne les détails suivants : “ La population est de 44 âmes. J'ai été donner la messe deux fois en cet endroit depuis le 1er janvier ; ces pauvres gens se sont montrés bien dévoués. J'ai un autel très propre : tous les ornements je les prends à S. Modeste. Plusieurs familles se proposent de monter dans les environs de cette mission ce printemps pour y cultiver.”

---

### MISSION DE LA RIVIÈRE-BLEUE.

Cette mission est située dans la partie Sud-Ouest du township d'Escourt, comté de Témiscouata. M. Ed. Roy qui réside à S. Eleuthère, dans le diocèse de Québec, a bien voulu se charger, il y a deux ans, des familles établies sur la rive gauche de la Rivière S. François. Cette colonie est formée de personnes venant des paroisses voisines et de Madawaska. Les familles résidentes sont au nombre de quatre, dont une protestante. “ Plusieurs colons, écrivait dernièrement le missionnaire, s'y rendaient à la course, mais l'absence de communication par terre est un obstacle insurmontable à l'avancement de la colonisation dans cette partie du pays. Que le gouvernement fasse pratiquer un chemin et on verra surgir plusieurs belles paroisses dans cette région. La terre est excellente, la position avantageuse, puisqu'elle se trouve rapprochée du Nouveau-Brunswick et des Etats-Unis ; enfin tout porte à croire qu'ons'y rendrait en foule de

“ tous les côtés. Le gouvernement du Nouveau-Brunswick  
“ devrait s'unir à celui de Québec pour rendre facile l'accès  
“ à ce riche territoire.

“ Pour le moment la population est de 36 personnes que  
“ j'ai visitées six fois depuis deux ans. Deux enfants ont fait  
“ leur première communion : ils savaient leur catéchisme,  
“ ce dont je me suis assuré dans mon séjour au milieu de ce  
“ groupe isolé. J'ai fait un baptême, un mariage et une  
“ sépulture dans l'endroit même ; deux autres enfants sont  
“ morts depuis. On les aura probablement inhumés auprès  
“ de l'autre ; je bénirai le lieu de leur sépulture quand on  
“ viendra me demander pour la mission. Un de ces enfants,  
“ âgé de sept ans, a été administré.

“ J'ai été bien touché, Monseigneur, de la confiance et de  
“ la bonté que vous m'avez témoignées en me confiant cette  
“ petite mission, et en m'accordant des pouvoirs particuliers,  
“ comme de bénir les médailles, chapelets, etc.”

---

### MISSION DE CLORIDORME.

15 Octobre 1879.

MONSEIGNEUR,

J'ai dû faire le tour par Gaspé pour me rendre à Cloridorme.

La chapelle est dans l'état où Votre Grandeur l'a trouvée à sa visite : de l'ancienne, moins le plafond, on a fait la sacristie. Pour qu'elle soit habitable l'hiver, il faut des réparations dont je me suis occupé. Ne pouvant songer à dire la messe dans la chapelle pendant les grands froids, je la dirai avec votre permission dans la sacristie. Le printemps prochain, on posera le lambris extérieur de cette chapelle.

Il n'y a pas encore de baptistère ni de fonds-baptismaux : faute de mieux, je suis obligé de conserver l'eau baptismale dans une bouteille. Devant le S. Sacrement nous n'avons qu'une lampe portative.

Pour m'assurer un peu de tranquillité et de recueillement,

je fais pratiquer dans la sacristie une petite chambrette, qui sera ma cellule.

Mon premier soin sera ensuite de faire terminer la sacristie et la chapelle, y compris les bancs.

Votre Grandeur me promettait du loisir pour étudier ; j'y compte bien ; mais il y a tant de choses à organiser qu'il ne me faudra pas perdre de temps. Le missionnaire est ici à la fois bedeau et sacristain, et de plus mendiant pour la chapelle et pour lui. Car la contribution des fidèles est en morue, qu'il faut aller recueillir de porte en porte, quitte à la vendre, comme on peut, à ses frais et périls. Mais ne parlons pas de cela ; Dieu merci, ce sont d'autres soucis qui m'ont amené ici.

Je me suis mis à l'œuvre, et après les offices, je fais une classe de plain-chant, qui est un peu fatigante pour mes poumons ; mais enfin, Dieu aidant, je formerai un petit chœur, et peu à peu la position deviendra plus facile sous tous les rapports.

Jos. C. BÉRUBÉ, Ptre.

Il y a dans cette mission 365 âmes : aucun protestant.

---

## MISSION DU LABRADOR.

Phare des Sept-Iles, 23 septembre 1879.

MONSIEUR,

Voici le compte-rendu de ma mission : J'ai d'abord fait le tour de l'Île d'Anticosti. A la *Baie des Anglais*, on a construit une chapelle nouvelle, et les habitants ont à cœur d'y travailler encore cet automne. J'ai visité l'école, et j'ai trouvé que les enfants avaient fait beaucoup de progrès.

A l'*Anse aux fraises*, on a élevé aussi une chapelle ; on m'assure que je pourrai y dire la messe cet automne. L'école de cet endroit se maintient, et j'ai été content des enfants.

Sur les postes de la terre ferme, je vais vous rapporter ce qui mérite une mention.

La chapelle de *Magpie* est levée ; au moyen des contribu-

tions recueillies, nous pourrons rendre l'édifice passable. Ici j'ai reçu l'abjuration d'une Irlandaise protestante.

A *Sheldrake*, on doit sortir le bois d'une chapelle l'hiver prochain. En cet endroit, j'ai eu la consolation d'admettre dans l'église un Jersiais de 23 ans en montant et un autre de 50 ans en descendant. Avec la grâce de Dieu j'espère que que les conquêtes de la foi ne s'arrêteront pas là.

Quant à *Moisie*, il ne paraît pas que la Compagnie des Mines doive reprendre ses opérations. Je regrette de dire que la chapelle érigée dans cette localité se détériore toujours; les gens voudraient la transporter du côté ouest de la rivière.

Dans mes missions, tout le monde s'est approché des sacrements; j'en bénis Dieu bien sincèrement.

La pêche en général a été meilleure que l'année dernière, surtout à la *Baie des Anglais*.

Je vous assure, Monseigneur, que j'ai eu beaucoup de fatigue, et que les étrangers m'ont donné autant d'ouvrage, sinon plus, que les habitants de la côte.

Je me levais généralement à 4 h. pour dire la messe de bonne heure à cause des pêcheurs, et après avoir travaillé toute la journée, je devais souvent consacrer encore la veillée aux affaires jusqu'à minuit et au-delà.

J'ai été bien éprouvé depuis le commencement de cette mission, ayant d'abord pris la fièvre de la picotte qui m'a rendu bien malade; ensuite est survenue une révolution de bile, et enfin une inflammation d'intestins qui a failli me faire mourir. J'ai donc été obligé par la force de la maladie d'interrompre quelquefois plusieurs jours le travail, mais assisté de la Divine Providence j'ai pu me rendre au bout. Les gens ont été inquiets à mon sujet. Je me repose un peu au phare des Sept-Iles.

Je me propose de traverser de nouveau à l'*Anticosti* et visiter les principaux postes, puis de continuer les missions en bas de la *Pointe aux Esquimaux*.

N'oubliez pas dans vos prières, je vous en conjure, Mgr, vos pauvres missionnaires. Bénissez celui qui a l'honneur d'être, avec le plus profond respect, votre obéissant serviteur,

R. BEAUMONT, Ptre.

MISSION DE NATASKOUAN.

22 Août 1879.

MONSIEUR,

Les principaux postes où l'on voudrait avoir des chapelles sont la *Tabatière*, la *Tête à la Baleine* où il a été levé une charpente du temps de mon prédécesseur, et au sujet de laquelle il existe des difficultés, et enfin la *Baie du Saumon* (Salmon Bay), endroit moins central, il est vrai, mais qui conviendrait mieux suivant moi sous d'autres rapports. Ce poste, comme vous le savez, est à deux milles de *Bonne Espérance*. Là sont établis deux Irlandais à l'aise, qui offrent d'aider de leur mieux à cette entreprise : ils ont à leur service bon nombre de pêcheurs catholiques de *Terreneuve*, qui m'ont déclaré être prêts à contribuer généreusement. L'un de ces braves catholiques m'a montré un appartement de sa résidence assez vaste pour servir de chapelle, et qu'il a l'intention de mettre à la disposition du missionnaire que Votre Grandeur y placerait.

Il y a quelques jours que je suis de retour de mes missions du côté de *Blanc Sablon* ; je n'y ai certainement pas eu la fatigue que je m'attendais d'y souffrir. Ma santé n'a pas cessé d'être assez bonne, Dieu merci. J'ai été bien accueilli partout :

J. A. CHALIFOUR, Ptre., Miss.

Le rapport de M. Chalifour se complète par le recensement de quelques postes importants. A la *Tabatière*, à la *Baie des Moutons* et au *Blanc Sablon*, il a trouvé 311 âmes ; à la *Tête à la Baleine* et autres postes voisins, 144 âmes ; à la *Pointe à la Croix* et *Nampisipi*, 76 âmes.

(à suivre.)

---

# DIOCESE DE RIMOUSKI.

## LES QUARANTE HEURES

A l'époque que la sagesse du premier Pasteur a fixé les Quarante-Heures pour nos diverses paroisses et missions, chaque semaine voit les ministres de l'autel s'assembler pour répandre les grâces de réconciliation, préparer la table sainte et y faire asseoir les pécheurs convertis. Epoque bénie où le Père céleste retrouve ses enfants prodigues, où les Madeleines repentantes viennent arroser de larmes les pieds de leur Sauveur, où le pécheur voit ce Jésus que ses crimes ont transpercé lui tendre les bras, lui ouvrir son cœur, l'y presser tendrement, et couvrir de son amour éternel cette pauvre âme, morte dans le péché. L'écrivain inspiré disait que l'amour est fort comme la mort, mais Jésus-Christ nous montre bien que l'amour est plus fort que la mort. *Ubi est, mors, victoria tua?*

Ces époques de grâces ont aussi leurs difficultés.

Et quelles difficultés!

Tantôt ce sont des paroisses que traversent des baies ou des rivières, comme Douglasstown, Barachois, Grande Rivière, Pabos. Aujourd'hui la glace nous offre un pont solide, capable de porter tout un régiment sans fléchir; demain vous n'y passez qu'au risque de votre vie.

Tantôt notre climat inconstant vient, au lendemain d'un beau jour, bloquer de neige bois et montagnes. Il est triste, mais édifiant, de voir alors les pauvres, mince ment vêtus, parcourir à pied de longues distances, braver et surmonter la rigueur des éléments par l'énergie de leur foi.

Et, dans plusieurs de nos églises, quelquefois on souffre beaucoup de froid; d'autres fois, les vents déchainés tordent d'une manière effrayante ces charpentes trop faibles et mal

jointes. Vos nerfs sont secoués par des craquements incessants qui chassent la dévotion et inspirent la peur. On croirait voir à l'œuvre les démons qui s'acharnaient autrefois contre Saint Antoine en prière.

\* \* \*

SAINT PIERRE DE MALBAIE.

En décembre, la paroisse de Saint-Pierre de la Malbaie (appelée ordinairement le Barachois,) eut les exercices de la Neuvaine de saint François-Xavier.

Depuis deux jours, une pluie torrentielle et incessante avait changé les chemins en bourbiers, chevaux et voitures se perdaient dans la vase. Des deux curés voisins, celui de Douglasstown dût faire une partie du chemin à cheval, et l'autre partie à pieds ; le Curé de Percé, appelé dans sa mission de l'Île Bonaventure, y fut cloîtré toute la semaine par la tempête qui rendait la traversée impossible.

Malgré ces désavantages, il y eut assez bonne assistance. Avec son zèle énergique, le curé de Douglasstown adressa la parole deux fois par jour, en anglais et en français. Et grand nombre se réconcilièrent avec Dieu.

Peinturée à neuf et complètement finie à l'extérieur, l'Eglise du Barachois présente une apparence assez riante. C'est la troisième que cette population a construite en divers endroits, mais toujours sous le même patron.

\* \* \*

SAINT GEORGE DE MALBAIE O'Y CHIEN-BLANC.

Ce petit paradis terrestre du missionnaire avait ses Quarante-Heures le 7 janvier. Quatre prêtres s'y trouvaient réunis.

Les exercices furent ouverts par une instruction sur les bienfaits de Dieu, et la reconnaissance qui lui est due. Les paroles du prédicateur tombaient dans des âmes bien disposées, bonne terre pouvant rendre au centuple. Puis on eut

la consolation de voir chacun à son poste, c'est-à-dire à la table sainte.

L'église du Chien-Blanc est perchée sur un coteau élevé, à l'entrée de la Baie de Gaspé, ayant en face les hautes falaises de la Grand'Grave ainsi que les montagnes du Cap-Rosier et du Petit Gaspé : sa position est des plus pittoresques. Son extérieur est complètement terminé et d'une éclatante blancheur. Elle a un clocher svelte et coquet qui semble regarder au-dessus de la forêt en arrière, et en face au loin sur les flots.

\*.\*.\*

#### SAINT MAJORIQUE DU NORD-OUEST.

Sept jours après les Quarante-Heures du Chien-Blanc, la même fête se célébrait dans la mission de St. Majorique du Nord-Ouest.

Les habitants de St. Majorique ont conservé les mœurs simples et paisibles des anciens Canadiens.

Je dis *paisibles*, ce qui n'empêche pas que sous une impulsion énergique, ils puissent faire beaucoup. En quelques mois, une jolie église a été levée, boisée, couverte et mise en état de service. Tant de zèle leur valut de grands éloges de la part de leur premier pasteur, lors de sa visite en 1878.

Et le Curé zélé qui avait été au travail et au labeur avec ses chères pauvres gens, eut la consolation de leur laisser son patron, saint Majorique, pour vocable et protecteur.

Pour la première fois, les gens de cette mission avaient la belle cérémonie des Quarante-Heures. Avec quelle ardeur ils s'y portèrent en dépit du froid intense !

O âmes ferventes, que vous fûtes bienheureuses lorsque Jésus-Christ est entré en vous ! Quels délices pour ce bon Sauveur lui-même !

\*.\*.\*

#### SAINT MARTIN DE LA RIVIÈRE AU RENARD.

Nous voici au chef-lieu de la côte Nord-Est de la Gaspésie. Le premier curé, M. Blouin, doué d'énergie, d'éloquence et de zèle, fit construire, non plus une chapelle, mais une

jolie église de 96x46 pieds avec une sacristie de 36x40 pieds. Elle est complètement finie à l'extérieur, et attire, par la beauté de sa position et de ses formes, l'attention de tous les navigateurs qui longent cette côte.

Dans les grandes solennités, on regrette vivement l'absence de la compagnie de la milice volontaire qui, en ces occasions solennelles, aimait à assister sous les armes aux saints offices. Espérons qu'elle se réorganisera, et, comme auparavant, sera fière de figurer partout où la religion et l'honneur le demanderont.

L'intérieur de l'église est solidement lambrissé. Pour les Quarantes-Heures, les décorations étaient disposées avec goût, et les adorateurs ne manquèrent pas. Le missionnaire du Cloridome s'y trouvait réuni à ses frères du sanctuaire, et, au sein de l'amitié, se dédommageait des ennuis de la solitude. Qui peut penser sans compassion, sans serrement de cœur, à cet isolement d'un jeune missionnaire, seul en face des difficultés du saint ministère, enviant le sort de ceux qui souvent, très souvent, éprouvent le bonheur de se réunir, de savourer à longs traits le *jucundum habitare fratres in unum!* Sans doute que Dieu lui reste, et Dieu c'est plus que tout le reste. Mais c'est bien Dieu aussi qui a inspiré cette parole : le frère est soutenu par un frère, *frater a fratre levatur.*

\* \* \*

#### NOTRE-DAME DE LA GRANDE-RIVIÈRE.

Voici le chef-lieu religieux du Comté : ici réside le Vicaire-Forain. C'est aussi de beaucoup la paroisse la plus peuplée, et le nombre des communicants y dépasse 1100.

Complètement finie à l'extérieur, plâtrée à l'intérieur par Quigley de Québec, cette église pourrait, pendant de longues années encore, faire honneur à la paroisse qui l'a élevée à Dieu, n'était l'accroissement rapide de la population qui s'y presse et s'y entasse avec peine.

Pendant les Quarante-Heures, comme elle inspirait la dévotion avec son maître-autel chargé de lumière et de fleurs, ses superbes lustres en cristal étincelants sous les rayons de

lumière qui s'y viennent refléter de toutes parts ! Ajoutez musique et chants qui vont au cœur, communions à rangs pressés, et par-dessus tout, ces nombreux adorateurs faisant cour assidue à leur Sauveur exposé solennellement !

Un éloquent sermon sur l'amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie avait remué tous les cœurs à la messe d'ouverture. Et quand le *Te Deum* vint clore ces splendeurs, un commun sentiment s'exprimait par ces paroles :

Jours heureux, jours de vrais plaisirs,  
Faut-il les voir si tôt finir.

\*.\*.\*

#### SAINT PATRICK DE DOUGLASSTOWN.

Les fidèles de Douglasstown sont toujours eux-mêmes, toujours dignes de leurs pères. Ils avaient la belle cérémonie des Quarante Heures huit jours après la Grande-Rivière. Et ils ont montré alors le même empressement à préparer pour Dieu un temple spirituel en leur âme qu'à bâtir un temple matériel de leurs mains et de leur argent.

Les exercices furent ouverts par un sermon bien approprié à la circonstance : Jésus-Christ tel que jugé et traité par ses ennemis, par les indifférents, par ses fidèles serviteurs. Et on voyait facilement à la ferveur de ces bonnes âmes, à leurs ardentes prières, qu'ils voulaient traiter Jésus-Christ en bons et fidèles serviteurs.

L'église décorée avec goût prêtait à la dévotion. Et à voir ses fervents adorateurs, immobiles des heures entières et absorbés dans la douce contemplation du Sauveur, on se demandait si, par miracle, ce n'était pas les anges du sanctuaire rendus visibles à nos yeux.

La paroisse, comme un seul homme, *cor unum et anima una*, s'approcha des sacrements. Et quand Jésus-Christ entra dans la prison d'amour de son tabernacle, bien des châtiements avaient été détournés, bien des crimes pardonnés et réparés, bien des grâces obtenues. L'atmosphère spirituelle était pure et sereine, et les âmes respiraient à l'aise dans le sourire de Dieu.

\*.\*.\*

SAINT ALBERT DE GASPÉ.

L'édifice qui frappe davantage en entrant dans la belle baie de Gaspé, c'est l'église, à présent complètement terminée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Tout y est si bien proportionné, si décent, si propre, que les Protestants eux-mêmes se sentent attirés et portés à la dévotion. Souvent ils l'ont dit à cœur ouvert.

L'ornementation, sans être somptueuse, est complète et plaît à l'œil. En grande partie elle se compose de dons dûs à la libéralité de la famille Leboutillier et de quelques généreux visiteurs. Voyez ce beau lustre, au centre de l'église, et ce chemin de croix aux cadres brillants de dorure, ces deux grands tableaux représentant des scènes de la Passion du Sauveur, et cette belle statue de St. Albert surmontant le maître-autel.

Et dans les grandes occasions, alors que ce beau temple se revêt de tous ses ornements, que les fleurs et les lumières disposées avec goût changent l'autel en un trône d'amour pour le Sauveur, que la musique et les chants harmonieux ravissent les âmes des frères séparés eux-mêmes ; oh ! alors, on ne peut s'empêcher de s'écrier : *C'est vraiment ici la maison de Dieu et la porte du Ciel.*

Les Quarantes-Heures de cette année ont vu l'église de St. Albert resplendir sous une parure virginale. Des mains aussi pieuses qu'habiles avaient jeté partout de légers festons de verdure qui forment des guirlandes et vont hardies se rattacher à la voûte elle-même, semblant vouloir relier la terre au ciel. Les communicants se pressent à la table sainte, et des mains et du cœur du Sauveur s'épanchent d'abondantes bénédictions. Le visage Pâle et le visage Cuivré s'unissent dans une même adoration, dans un même banquet spirituel. Enfants d'une même mère, lavés du même Baptême, ils trouvent tous place entre ses bras et dans son sein. *Non est distinctio, Dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum.* Il n'y a point de distinction entre les Chrétiens, parce qu'ils n'ont tous qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent. (Rom. X. 12.)

# Récit de Makrena Mieczyslawska,

*Abbesse des Religieuses Basiliennes de Minsk, en Pologne, ou  
Histoire d'une persécution de sept ans, soufferte pour la foi  
par elle et ses Sœurs.*

---

Le récit que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs des Annales de la Propagation de la Foi a de quoi les surprendre et les épouvanter. L'on croirait lire les actes des martyrs sous Dèce ou Dioclétien, au lieu d'un épisode de l'histoire de Russie au XIX<sup>me</sup> siècle. Quelque incroyables que paraissent les faits rapportés par la sœur Mieczyslawska devant la commission nommée par le St. Père (Grégoire XVI) pour l'interroger, ces faits sont cependant parfaitement authentiques.

## I

*Expulsion de Minsk, Prison et persécution à Witebsk.*

(1838-1840.)

Pendant l'été de 1838, SIEMASZKO (évêque apostat) nous invita, à trois reprises différentes et par écrit, à passer au schisme. Dans ses diatribes impies, il donnait à saint Basile le nom de schismatique ; il disait que la règle de l'ordre des Basiliens n'était qu'une erreur grossière, à laquelle il avait enfin renoncé par la grâce de Dieu ; et qu'après avoir reconnu que la vérité n'existait que dans la religion soi-disant orthodoxe (grecque schismatique), il nous engageait, en qualité de pasteur, nous, ses brebis, à nous détacher de l'Eglise romaine, et à abandonner la règle de saint Basile.

Ce blasphème de SIEMASZKO contre saint Basile et sa règle nous parut d'autant plus étrange que les schismatiques eux-

mêmes vénèrent saint Basile comme saint, et que dans leurs monastères ils observent sa règle, mais défigurée, il est vrai, par bien des erreurs. Ce qui explique la haine de SIEMASZKO contre saint Basile et la rage si ostensiblement manifestée dans tout le cours de la persécution exercée contre la religion grecque-unie, c'est que les catholiques se servent, comme d'un bouclier invincible contre le schisme, de la doctrine et de la règle de ce Père de l'Eglise, règle que les Basiliens et les Basiliennes observent dans toute son intégrité.

SIEMASZKO exigeait que nous missions au bas de la fatale invitation qu'il nous avait envoyée ces paroles : *Nous l'avons lue* ; ce qui aurait été pour lui l'équivalent de celles-ci : *Nous l'avons acceptée*. Après le premier et le second refus, il insista fortement ; après le troisième, il nous menaça.

Se présentant en personne, et pour la première fois après son apostasie, il me demanda avec colère :

“ Pourquoi n'as-tu pas signé l'écrit que je t'avais adressé par trois fois ?—Parce que dans cet écrit j'ai découvert des mensonges infâmes.—Que veux-tu dire par là ?—Je veux dire que si, étant Basilien, tu as eu le malheur d'apostasier, c'est une preuve qu'après avoir reconnu l'ivraie parmi le bon grain, saint Basile l'a rejetée, ou bien que toi-même, te reconnaissant indigne de te trouver au nombre de ses enfants, tu les as abandonnés par une double apostasie.”

A ces paroles, il grinça des dents et s'écria :

“ Tais-toi, hydre infernale !—Ne m'appelle pas hydre infernale, mais plutôt hydre de la vérité.—Qui est-ce qui te donne l'audace de me tenir un pareil langage ?—Dieu lui-même.—Qui est-ce qui te l'a appris ?—L'Esprit-Saint.—Sais-tu à qui tu parles ?—A un apostat.—Ne savez-vous pas que j'ai été votre évêque, votre pasteur, et que je suis à présent plus qu'évêque, plus que pasteur ?—Oui, il est vrai, tu as été notre pasteur ; mais maintenant tu es le loup dévorant de ton troupeau.”

Voyant le même courage dans toutes nos Sœurs, il s'écria :

“ Arrête, et redeviens ce que tu as toujours été ; je t'ai toujours connue bonne et douce comme un ange, et maintenant tu me parais être un démon.—Tant que tu as été ange, je t'ai traité comme un ange ; mais, depuis que tu es devenu

démon, je te traite comme je dois traiter un démon.—Je te pardonne en faveur de la bénignité de l'empereur, qui veut bien vous accorder trois mois pour réfléchir ; si vous reconnaissez la vérité, vous jouirez de vos biens et vous mériterez la grâce de Sa Majesté ; mais si vous vous obstinez dans votre résistance, je vous annonce tout ce que vous pouvez vous figurer de plus affreux.—Dans ce qu'il y a de plus affreux, nous choisirons le pire pour souffrir davantage ; mais nous n'abandonnerons jamais notre sainte foi catholique, apostolique et romaine.”

Après le départ de SIEMASZKO, nous nous informâmes si les couvents voisins avaient eu à subir une semblable épreuve. Nous apprîmes que SIEMASZKO avait adressé de pareilles invitations par écrit, même à des religieuses du rit latin.

Le troisième jour après cette scène commençait à peine, lorsque SIEMASZKO, accompagné du gouverneur civil de Minsk, USZAKOFF, et d'une troupe armée, força, à cinq heures du matin, les portes du couvent, et y entra au moment même où nous sortions de nos cellules pour nous rendre au chœur. Les soldats se jetèrent sur les portes de nos chambres pour nous en défendre l'entrée. A la vue du danger, toutes les Sœurs se groupèrent autour de moi. (C'était un vendredi.)

“ Où allez-vous ? nous demanda brusquement SIEMASZKO. —A la méditation.—A la méditation, à la méditation,” dit-il en souriant ; puis il ajouta : “ Par ordre de Sa Majesté, je vous avais accordé trois mois ; mais je viens dès le troisième jour, car le mal pourrait empirer. Voilà donc le dernier moment de liberté qui vous reste ; vous êtes encore libres de choisir entre les richesses que vous possédez, jointes à celles que la magnanimité de l'empereur est prête à y ajouter, si vous passez à la *religion orthodoxe*, et les travaux forcés et la Sibérie, si vous persistez dans votre refus.—De ces deux choses, nous choisissons la meilleure, c'est à-dire les travaux forcés et cent Sibéries, plutôt que d'abandonner Jésus-Christ et son vicaire.—Attendez un peu ; l'orsqu'à force de verges je vous aurai enlevé la peau dans laquelle vous êtes née, et qu'une autre peau aura recouvert vos os, vous deviendrez plus traitables.”

Toutes mes Sœurs poussèrent un cri d'indignation, et j'en-

tendis distinctement la voix de ma Sœur WAWRZECKA qui lui dit : “ Enlève notre peau, enlève notre chair, brise nos os ; mais nous resterons fidèles à Jésus-Christ et à son vicaire.

A ces mots, SIEMASZKO donna l'ordre aux soldats de nous chasser ; il blasphémait horriblement, et, enragé de colère contre moi, il s'écria : “ O sang de chien polonais ! sang de chien varsovien ! je t'arracherai la langue ! ”

Lorsque nous fûmes près de la porte de l'église, je me jetai aux pieds, non de SIEMASZKO, mais du gouverneur, en lui demandant avec un accent de douleur indicible la permission de faire nos adieux à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. SIEMASZKO me dit une nouvelle injure ; mais le gouverneur accéda à ma demande. Nous nous précipitâmes dans l'église en sanglotant, et, prosternées devant le Saint Sacrement, nous priâmes ensemble pendant un instant. “ Seigneur, dîmes-nous, nous voulons ce que vous “ voulez ; accompagnez-nous, fortifiez-nous, apprenez-nous “ les mystères de votre Passion, pour que nous ayons la soif “ et le courage de mourir pour vous.”

Nous étions trente-cinq, et, lorsque les soldats reçurent l'ordre de nous chasser de l'église, trente-quatre se levèrent ; la trente-cinquième était restée morte devant le Saint-Sacrement : son cœur s'était ouvert de douleur et d'amour. Cette bonne Sœur s'appelait *Rosalie LAUSZECKA*, religieuse depuis trente ans ; elle était âgée de cinquante-sept ans.

Au sortir de l'église, je me jetai de nouveau aux pieds du gouverneur, en le suppliant de nous laisser emporter un crucifix, pour que la vue de notre Sauveur crucifié nous apprit à porter notre croix. SIEMASZKO s'obstinait à ne pas nous le permettre ; on avait même arraché de nos mains le crucifix contenant les reliques de saint Basile, qui était en argent et enrichi de pierres fines ; mais le gouverneur nous permit au moins de porter devant nous celui qui était en bois, et dont on se servait dans les processions. Je le portai tout le long du chemin, l'appuyant sur mon épaule gauche. Ah ! que de consolations il nous donna dans toutes les peines de notre marche forcée, depuis MINSK jusqu'à WITIEBSK ! Il était bien lourd, il est vrai, mais bien plus doux encore ! il nous mettait devant

les yeux toute la Passion de Notre-Seigneur. Ah ! qu'elle est profonde la plaie de l'épaule gauche, sur laquelle notre Sauveur appuya la croix en la portant ! trois os décharnés en sortaient, teints de ce sang précieux qui sauva le monde (1) ! !

Lorsqu'on nous eut chassées, nos enfants s'éveillèrent en sursaut, et coururent après nous en se lamentant et en criant : "On a enlevé nos mères ! on a enlevé nos mères !" C'étaient nos orphelines, au nombre de quarante-sept, et nos autres élèves, au nombre de soixante environ. Aux cris des enfants, les habitants de la ville s'éveillèrent aussi, et les plus courageux et les plus zélés se joignirent à elles.

Ces bonnes âmes nous atteignirent à notre première halte, près d'une auberge nommée WYSONKA, à une lieue environ, où l'on nous arrêta pour nous attacher deux à deux et nous mettre les fers aux pieds et aux mains.

Entourées de haïonnettes, nous ne pouvions donner que des pleurs à nos chères enfants et aux bons fidèles, qui demandaient à genoux notre bénédiction, malgré les coups de crosse dont on les accablait.

Enfin on écarta et chassa le peuple, et on nous fit aller à marche forcée, sans égard à ce que beaucoup d'entre nous saignaient de la bouche et du nez à force de fatigue. On relevait celles qui tombaient en les frappant à coups redoublés.

Après nous avoir enchaînées, on nous donna à chacune la valeur de 5 francs, nous promettant que tous les mois nous toucherions une pareille somme pour notre entretien ; mais jamais depuis on ne nous donna ni argent ni nourriture ; et les 5 francs à peine distribués nous furent aussitôt enlevés par l'officier commandant, qui s'était chargé d'être notre économiste, et qui, une fois seulement, nous acheta du pain, du lait et de la bière.

Les plus zélés d'entre les habitants de MINSK nous suivirent de près pendant plusieurs heures ; mais on ne leur permit pas de nous offrir ni soulagement ni aumône quelconque.

Le premier jour, on nous fit faire environ quinze lieues ;

---

(1) On sait qu'en Allemagne et dans les pays slaves les pieux catholiques honorent par une dévotion spéciale la plaie qu'ils supposent avoir été faite à l'épaule de Notre-Seigneur par le poids de la croix que ses bourreaux l'obligèrent de porter, avant de l'y attacher.

nous passâmes la nuit dans un village où nous fûmes logées dans des cabanes de paysans, dont quelques-uns nous disaient des injures, et d'autres s'apitoyaient sur nous et nous offraient même leur souper ; mais chacune de nous avait deux soldats qui ne permettaient pas qu'on nous offrit quelque chose de cuit.

Après sept jours d'une pareille marche, nous arrivâmes à WITEBSK. La croix de Jésus Christ fut notre force et notre soutien. Ce cher crucifix était sur mon épaule jour et nuit, et ma tête reposait continuellement sur les pieds de mon Maître ! Oh ! que ce Maître est doux !...

A WITEBSK, on nous mit sous le commandement d'un PROTOPOPE, supérieur d'une espèce de couvent de religieuses schismatiques nommées CZERNICE (1), auxquelles on avait livré, six mois avant notre arrivée, le couvent des Basiliennes de WITEBSK ; ce couvent, comme tous ceux des Basiliennes en Lithuanie, était sous l'invocation de la très-sainte Trinité. Les czernice, qui encombraient déjà ce couvent, y avaient été transportées du DON et du gouvernement d'JAROSLAFF ; c'étaient des femmes grossières et pour la plupart veuves de soldats russes : nous ne les avons jamais vues prier ni travailler. Leurs journées étaient employées à chanter des chansons obscènes, à s'injurier, à se battre jusqu'au sang, et à se trainer par les cheveux. A la suite de pareilles scènes, leur abbesse ou *Igumena*, portant une espèce de crosse en main, allait sur les lieux, et condamnait pour l'ordinaire les deux parties à des prosternations nombreuses devant elle, et à une amende en argent destinée à acheter de l'eau-de-vie dont elles buvaient toutes jusqu'à s'enivrer. Ces orgies de tous les jours se terminaient par des chansons et des *hurras* en l'honneur de l'empereur NICOLAS. C'est ainsi que les czernice s'acquittent de l'obligation qu'elles ont de prier pour l'empereur et sa famille, en échange de leur entretien et de la pension de 7 roubles en argent qu'elles perçoivent chaque mois du gouvernement.

Telles étaient les czernice que nous trouvâmes à WITEBSK dans le couvent des Basiliennes, dont la persécution avait

---

(1) Les Dames noires, à cause de leur costume.

commencé six mois avant la nôtre. Chassées de leur maison, nos bonnes Sœurs avaient été entassées dans une seule pièce froide et humide, placée dans la cour des animaux, et là, dépouillées de tout, elles étaient condamnées aux travaux les plus vils pour le service des *czernice*. Au moment de cette catastrophe, la communauté des Basiliennes de WITEBSK était composée de dix-huit Mères et Sœurs, sous une sainte abbesse nommée *Eusébie TYMINSKA*, avancée en âge. Nous ne l'avons plus trouvée; elle avait déjà succombé avec quatre autres aux tourments et aux mauvais traitements dont on les accablait. Au moment de notre entrée dans ce lieu de douleur, l'officier qui nous y avait amenées, en nous déposant entre les mains du *protopope*, qui lui promit de remplir exactement les ordres de SIEMASZKO à notre égard, voulut aussi lui rendre le restant du peu d'argent qu'on nous avait distribué près de MINSK, et dont il s'était fait l'administrateur; mais le *protopope* lui dit de le garder pour lui. " Dieu vous le donne, ajouta-t-il, pour récompenser la fidélité avec laquelle vous avez accompagné ces prisonnières." On nous ôta ensuite les fers qui nous attachaient deux à deux, et on nous mit à chacune des chaînes aux pieds, que nous gardâmes nuit et jour, durant les sept années que durèrent nos tourments. Aussitôt que nous entrâmes dans la pièce qui devait nous servir de prison, les treize Basiliennes que nous y trouvâmes se jetèrent à mes pieds tout en pleurs, et s'écrièrent: " Nous avons perdu notre mère, nous voilà orphelines; adoptez-nous pour vos enfants, ô ma mère! et nous rendrons ensemble gloire au Seigneur."

Les popes, les *czernice* et les gardiens cherchaient à les détourner de cette effusion de cœur par des coups et autres mauvais traitements; mais ils ne réussirent pas: nous pleurâmes ensemble, nous unîmes nos prières, et Dieu nous consola.

Tous les matins, avant de nous rendre au travail, j'exhortais mes Sœurs en leur disant: " Nous voulons ce que Dieu veut; que sa sainte volonté soit faite! Allons gaiement au travail et aux souffrances, et n'en voulons pas à ceux qui nous martyrisent, car c'est la volonté de Dieu; c'est pour Dieu que nous allons souffrir, c'est pour Dieu que nous allons travailler."

La semaine d'après, nous étions déjà entre les mains et sous les ordres du malheureux Père *Ignace MICHALEWICZ*, Basilien, notre ancien aumônier, autrefois très-zélé et très-exemplaire.

Lorsque naguère la nouvelle de l'apostasie de trois évêques grecs-unis, et des persécutions qu'ils commençaient, nous avait frappées et abattues, ce bon Père nous encourageait et nous soutenait dans la fidélité à la foi avec une admirable ardeur. Séparées de lui, nous l'appelions de nos vœux les plus sincères, et voilà qu'au bout de huit jours de notre détention à WITEBSK sa figure nous apparaît, mais avec une barbe postiche (1) ; sa bouche s'ouvre, mais pour vomir le blasphème et le mensonge en langue moscovite, lui qui nous parlait toujours notre chère langue polonaise, et qui nous enseignait l'amour de Dieu et de la vérité. Ah ! qui pourrait comprendre notre douleur !

“ Vous étiez notre Père, lui dis je toute en pleurs, vous sauviez nos âmes, et vous voulez à présent les perdre ! Où sont donc vos enseignements et vos exemples ?—Mes enfants, lorsque je vous prêchais la fidélité à l'Eglise romaine j'étais insensé, j'étais aveugle ; mais à présent Dieu m'a ouvert les yeux.”

Et après nous avoir débité la doctrine de SIEMASZKO, il dit : “ Me voilà donc apôtre !—Apostat ! apostat ! s'écrièrent toutes mes Sœurs, et non pas apôtre !!! ”

Cette scène se renouvelait sans cesse, car ce malheureux était toujours à nos côtés, surveillant les travaux forcés auxquels nous étions assujetties, et sa présence nous fut bien plus pénible que les coups terribles et multipliés dont il nous accablait. Il nous menaçait des tourments les plus horribles, et parlait même de nous écorcher toutes vives. Nous lui répondions : “ Ecorchez-nous ; nous sommes prêtes à suivre l'apôtre saint Barthélemy, mais nous ne suivrons jamais un apostat.”

Nous fûmes astreintes aux services les plus vils et les plus durs auprès des *czernice*. Avant six heures du matin il nous fallait balayer toute la maison, la chauffer, préparer le bois, le

---

(1) Dans les pays slaves, la barbe est le signe distinctif des prêtres schismatiques.

porter, tirer de l'eau, la distribuer, et rétablir l'ordre et la propreté après les orgies de la veille.

À six heures on nous conduisait aux travaux forcés, qui variaient selon la saison. D'abord on nous fit tailler des pierres et les transporter dans des brouettes auxquelles on nous enchaînait. Depuis midi jusqu'à une heure, repos; depuis une heure jusqu'à la nuit, travaux forcés; après quoi on nous employait, soit dans la cuisine, soit aux soins des bestiaux, soit à préparer le bois et l'eau pour le lendemain. Les czernice cherchaient tous les moyens de nous rendre ces services plus difficiles et plus pénibles; elles salissaient exprès la cuisine et la maison, versaient par terre l'eau que nous apportions, et à tout moment elles nous grondaient et nous frappaient impitoyablement.

Les travaux de la journée terminés, on nous enfermait dans notre prison sans ôter nos fers. Dans cette prison, il n'y avait pour tout ameublement qu'un peu de paille pour nous servir de lit; mais l'ornement de notre demeure, la douceur de nos cœurs, la force de nos âmes, c'était notre cher crucifix apporté de Minsk; c'était notre église, notre autel, notre Maître, c'était notre Père, notre Tout! À ses pieds nous passions les nuits à veiller et à prier. Nous commencions par les prières et les exercices de notre règle, que nous n'avions pas eu le loisir de faire pendant le jour; nous prenions à peine deux heures de sommeil: tel fut notre régime durant les sept années de notre martyre. Nous commençons toujours nos prières en nous prosternant la face contre terre pour demander à Dieu la conversion de l'empereur Nicolas.

La nourriture qu'on nous accordait était si misérable, que souvent la faim nous forçait à nous nourrir de l'herbe des champs pendant l'été, et à partager la nourriture des vaches et des cochons pendant l'hiver, malgré les coups et les menaces des czernice, qui nous disaient brutalement: "Vous ne méritez pas la nourriture de nos cochons."

En hiver, malgré les rigueurs excessives du froid dans ce pays, on nous refusait le chauffage; nos membres étaient souvent gelés et nos plaies en devenaient plus sensibles.

Au bout de deux mois environ (1838), commença le sup-

plice de la flagellation, qu'on nous faisait subir deux fois par semaine ; l'ordre de SIEMASZKO portait trente coups de verges, mais MICHALEWICZ en ajoutait vingt de son propre chef.

Il y avait des semaines où la flagellation ne devait point avoir lieu ; mais bientôt, à l'instigation de MICHALEWICZ, SIEMASZKO ordonna que ce supplice devint plus fréquent, pour nous punir de notre fidélité à la sainte Eglise.

Dans chaque circonstance je me faisais présenter les décrets de SIEMASZKO, et je les lisais à haute voix pour les faire connaître à toutes mes Sœurs.

Nous nous préparions à la flagellation en méditant sur celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; sa Passion était notre force, notre soutien, notre consolation et notre remède, dans tous les genres de martyres dont on éprouva par la suite notre fidélité et notre constance.

On nous flagellait dans la cour, sous une espèce de hangar découvert de tous côtés, en présence de MICHALEWICZ, des czernice, des popes, des diacres, des chantres, des enfants, et de tout ce qui vivait et blasphémait dans cette maison consacrée à la retraite et à la piété des épouses de Jésus-Christ !

Après la lecture du décret, j'allais la première me prosterner pour recevoir les coups ; il ne fallait point nous tenir ; la croix de Jésus-Christ nous tenait assez pour empêcher de remuer sous les coups qui meurtrissaient les corps. Pendant tout le temps que durait ce supplice, il nous semblait voir Notre-Seigneur flagellé, et cette vue nous ôtait tout sentiment de douleur. Nous n'en avions qu'une seule, c'était celle de nous voir flageller toutes nues !... Mais, cette douleur, nous l'unissions aux douleurs de Notre-Seigneur.

“ O Jésus, sauvez mon âme par votre Croix et votre Passion ! ” C'était le seul gémissement qu'on entendit à chacun des coups qui venaient déchirer de plus en plus nos corps meurtris. Et, pour aggraver ce supplice, on avait la cruauté de nous forcer à voir la flagellation de chacune d'entre nous, tandis que les czernice se réjouissaient, blasphémaient, frappaient des mains à la vue de notre sang qui ruisselait.

La flagellation terminée, nous entonnions le *Te Deum*, et nos bourreaux nous ramenaient aux travaux forcés, sans

nous donner de repos. La trace de nos pas était marquée par notre sang, et souvent nous apercevions sur notre corps des lambeaux de chair déchirée par les verges. Lorsque les plus faibles tombaient épuisées de fatigue, on les forçait à se relever, à coups de bâton. Ce fut après une semblable flagellation qu'une de nos sœurs, *Colombe GORSKA*, tomba évanouie en allant aux travaux. *MICHALEWICZ* la fit revenir à elle en la frappant rudement ; elle se traîna jusqu'à sa brouette, la chargea encore : mais, au premier effort qu'elle fit pour la conduire, elle expira.

*Baptiste DOWNAR* fut brûlée vive dans un grand poêle où les *czernice* l'enfermèrent, après l'avoir envoyée pour allumer le feu.

*Népomucène GROTKOWSKA* mourut d'un coup terrible dont *Igumena* des *czernice* (c'est-à-dire leur abbesse) lui fendit la tête en la frappant d'une bûche, et cela pour avoir osé se servir d'un couteau pour gratter une tache de goudron sur le plancher, n'ayant pu l'enlever autrement.

Bientôt après, de nouvelles flagellations terminèrent le martyre de deux autres de nos Sœurs, *Suzanne RYPINSKA* et *Colette SIELAWA* ; cette dernière mourut le jour même du supplice, à la suite d'une scène que je vais raconter.

Nous étions tourmentées par la faim ; mais, de temps à autre, Dieu nous nourrissait en inspirant à de pauvres gens de nous jeter les restes de leur pain. La Sœur *Colette*, s'en étant aperçue ce jour-là, s'avança pour recueillir cette aumône ; mais une *czernice* l'ayant vue se jeta sur elle avec un bâton, (car ces malheureuses ne se séparaient jamais de leur bâton, qu'elles portaient toujours en guise de sabre à leur côté, et dont elles nous frappaient en toutes rencontres). Après l'avoir assommée, elle lui donna des soufflets, lui déchira les joues, la saisit par les cheveux, et la jeta si violemment contre une pièce de bois qu'elle en eut une côte brisée. La bonne Sœur n'opposa aucune résistance, car nous n'en faisons jamais, et la nuit même elle expira sur mes genoux.

Nous étions arrivées depuis quelques mois à *WITEBSK* (1839) : après bien des épreuves et des tourments que *MICHALEWICZ* nous a fait endurer sans succès, *SIEMASZKO* le réprimanda de ce qu'il n'avait point encore su vaincre notre

constance et nous forcer à apostasier. MICHALEWICZ effrayé écrivit à SIEMASZKO que nous étions prêtes à embrasser le schisme, et que nous étions devenues entre ses mains comme de la cire molle. En attendant l'arrivée de SIEMASZKO il fit redoubler les tortures, afin d'obtenir en réalité ce qu'il avait faussement annoncé à SIEMASZKO ; et pour mieux réussir, il nous divisa et nous enferma dans quatre cachots différents. Celui où j'étais avec huit de mes Sœurs était une cave froide, sombre, humide, et remplie de vers qui nous couvraient de la tête aux pieds, et entraient dans nos yeux, dans notre bouche et dans nos narines.

Sans nous être concertées, nous commençames le jour même une neuvaine, les unes pour les autres, afin d'obtenir la grâce de la persévérance. Les trois divisions dont nous étions séparées eurent pour nourriture, pendant les deux premiers jours, une livre de pain de son et une pinte d'eau ; cette ration fut depuis réduite à la moitié. A nous, on ne nous donnait ni pain ni eau ; nous mangions les restes de légumes pourris que l'on avait déposés dans la cave et que les vers n'avaient pas tout à fait rongés.

Nous passâmes dans cette nouvelle prison des moments fort heureux, je dirai même fort gais. Notre prière était continuelle, et nous improvisâmes un cantique qui fut notre delassement et notre consolation.

“ Mon Dieu, c'est par ta volonté que nous portons ces fers ; agrée nos souffrances et soutiens-nous toujours.

“ Classées de ta maison où le travail nous fut si doux, vers qui porterons-nous nos plaintes contre les crimes de ces traîtres ?

“ Mon Dieu, on vrai bienfaiteur, ah ! change en joie notre tristesse ; éloigne le schisme de notre patrie : c'est là notre unique prière.

“ Souffrons, esclaves du Seigneur ! Ah ! si nous combattons pour lui, un jour il tarira nos larmes, en faisant triompher la foi.

“ Alors nous briserons nos chaînes, nous franchirons toute barrière. Que ta volonté soit bénie ; tu nous couronneras au ciel.”

MICHALEWICZ allait tous les jours de prison en prison avec un papier destiné à recevoir notre apostasie. “ Pourquoi résistiez-vous inutilement ? disait-il ; toutes vos Sœurs ont déjà renoncé à l'église romaine : voilà la formule qu'elles ont signée ; elles sont maintenant libres et contentes, et

“ prennent leur café. Allons, mes enfants, signez ; le café vous attend.” Puis s’adressant à moi : “ Eh bien, madame l’Abbesse, ne vaut-il pas mieux redevenir abbesse que de se laisser ainsi manger vivante par les vers ? Allons, signez ; vos autres enfants ont déjà signé.”

C’est ainsi qu’il essayait de nous tromper. Nous tremblions les unes pour les autres ! Enfin j’entendis une voix qui me dit : “ Arrache ce papier.” Je le pris des mains de l’apostat, je l’ouvris... il était tout blanc !

“ Ah ! traître, Judas, menteur, envoyé de Lucifer !..... reviens à ton maître ! ”.....

Il n’avait pas de bâton sur lui ; il se contenta de remplir ma bouche de vers et de pourriture, et s’en alla tout honteux.

Aussitôt la neuvaine terminée, on ouvrit les portes de nos prisons et on nous fit sortir pour nous remettre aux travaux forcés.

Lorsque nous nous trouvâmes toutes aux brouettes, nous nous saluâmes les unes les autres avec une joie indicible. “ Notre Mère ! s’écrièrent nos Sœurs, vous êtes donc avec nous ?—Je suis avec Dieu, leur répondis-je.—Nous aussi, nous sommes avec Dieu...” Et toutes, nous nous jetâmes à genoux pour remercier Dieu d’une nouvelle victoire, et nous entonnâmes le *Te Deum*. Après quoi je dis à mes Sœurs : “ Nous nous sommes bien reposées, mes enfants ; tâchons maintenant de bien travailler. Au travail ! au travail ! ”

SIEMASZKO ne tarda pas à se rendre à l’invitation de MICHALEWICZ. Les cloches annonçant sont arrivées retentirent pendant une heure. Les czernice coururent au-devant de lui ; nous l’attendions dans notre prison. SIEMASZKO vint à nous avec MICHALEWICZ, accompagné de son clergé. Après nous avoir saluées avec douceur, il nous dit :

“ Je suis bien aise de vous voir.—Nous aussi nous bénissons votre présence, si vous venez à nous en bon évêque et en bon pasteur. Mais si vous vous présentez de nouveau comme apostat, retirez-vous de nous !.....”

Il nous répondit qu’il se rendait à notre invitation ; que cette invitation, jointe à la déclaration d’adhérer la foi orthodoxe, avait dilaté son cœur ; qu’il me nommait Mère générale, et qu’en signe de ma nouvelle dignité il m’apportait

une crosse superbe ainsi qu'une décoration, comme preuve de la bienveillance toute particulière de Sa Majesté l'empereur.

Nous crûmes d'abord que SIEMASZKO était fou ; mais en même temps une frayeur involontaire nous saisit... Nous craignions de compter un traître parmi nous... Mes Sœurs se regardaient les unes les autres avec stupeur ; mais enfin tous les yeux se portèrent sur moi. " Infâme !... qu'as-tu dit ? m'écriai-je ; qui t'a appelé pour venir nous tenter encore?... C'est toi-même, me dit-il. A ces mots, mes Sœurs poussèrent un cri de détresse... puis le silence le plus morne succéda... Une douleur inexprimable m'oppressait... J'arrachai d'entre les mains de SIEMASZKO la prétendue supplique, je l'ouvris en présence de mes Sœurs, et nous y vîmes la signature de MICHALEWICZ en gros caractères ; mais la main du traître avait tremblé.

" Ah ! c'est donc toi, monstre infernal, qui trompes même ton maître Satan !... " Et je jetai avec indignation le funeste papier...

L'infâme osa répondre par un nouveau mensonge :

" Sang de chien polonais ! vous m'avez toutes léché les pieds, en me demandant en grâce de faire en votre nom cette très-humble supplique.— Et tu ne crains pas Dieu que tu offenses par un mensonge aussi effronté ! Tu sais mieux que personne que nous ne craignons ni le martyr ni la mort ; comment donc aurions-nous pu te prier de nous amener ton complice, celui que tu reconnais, toi, pour ton archevêque, et qui pour nous n'est qu'un apostat comme toi ? " Puis m'adressant à SIEMASZKO : " Cette croix que tu m'apportes de la part de l'empereur, suspends-la sur ta poitrine qui en est déjà si richement décorée ; anciennement on attachait les brigands sur les croix, mais maintenant je vois les croix attachées sur un brigand. Va, tu tenteras en vain les servantes de Dieu. "

SIEMASZKO parut surpris, mais il ne changea pas de ton, voulant cette fois nous gagner par la douceur. Dès qu'il fut sorti, des larmes de joie coulèrent de nos yeux ; nous remerciâmes le Seigneur de la grâce qu'il venait de nous accorder, et mes Sœurs se pressèrent autour de moi, en donnant un libre essor

aux sentiments que la présence de l'évêque apostat avait si longtemps comprimés.

Le même jour, SIEMASZKO chargea un pope russe, nommé ANDRIANOW, de faire l'enquête pour découvrir la vérité au sujet de la supplique signée par MICHALEWICZ ; il vit notre constance et nous menaça des plus grands supplices, et même de la mort. Rien ne put ébranler notre courage ; Dieu lui-même nous soutenait, et il s'en alla en vomissant contre nous mille injures.

Le lendemain, SIEMASZKO nous fit flageller sous ses fenêtres, et pour prix de sa visite il a eu notre sang. Il partit, après avoir maltraité MICHALEWICZ, qui s'en vengea sur nous, en devenant de plus en plus cruel. Il ne se contentait plus de nous battre, il nous jetait des pierres, les czernice aussi, et jusqu'aux enfants de chœur nous poursuivaient et nous maltrahaient, armés de bâtons pliés en deux, en forme de *knout*. On employait tous les moyens possibles pour aggraver le travail dont on nous accablait ; j'en citerai un exemple entre mille. Les czernice nous faisaient porter de l'eau de rivière pour le thé à l'eau-de-vie qu'elles prenaient plusieurs fois par jour ; nous portions cette eau dans des cruches de cuivre extrêmement pesantes, et le bras tendu, afin que, disaient-elles, *l'esprit polonais ne passât point dans l'eau*. La distance était grande, surtout en hiver, car il fallait faire un long détour pour arriver jusqu'à la rivière. Si, exténuées de fatigue, nous approchions la cruche de nous, aussitôt les czernice, qui nous accompagnaient partout, se jetaient sur nous, arrachaient la cruche d'entre nos mains et la renversaient sur nos têtes ; il fallait alors recommencer jusqu'à quatre ou cinq fois de suite. Un pareil bain, pris en hiver, nous entourait de glace pour toute la journée ; les coups de bâton seuls nous réchauffaient, et nous n'en manquions pas.

Au bout de quelques mois (1839), SIEMASZKO revint de nouveau pour consacrer, à sa manière, notre ancienne église, destinée désormais au culte schismatique. On avait voulu nous forcer à y travailler, mais nous préférâmes nous exposer à la colère de nos persécuteurs plutôt que d'y mettre la main.

SIEMASZKO vint lui-même nous inviter à assister à la céré-

monie ; il osa même prononcer les mots de confession et de communion. Nous lui répondîmes : “ Dieu lui-même nous prêche, et il aura pitié de nos âmes sans ton absolution ; toi, apostat, tu as cessé d’être notre pasteur ; ne t’embarrasse donc plus de nos âmes, mais pense, si tu veux, à nos corps ; donne-nous à manger, car nous mourons de faim.” SIEMASZKO s’en alla irrité ; il se plaça à la porte de l’église, et donna ordre de nous y faire entrer par force.

Alors une nuée de toute espèce de gens se jeta sur nous ; une grêle de coups nous assaillit. Toutes nos Sœurs furent dans cette marche glorieuse, décorées de plaies sanglantes ; j’avais la tête fendue. Au moment où nous approchâmes de l’église, notre sang ruisselait de toutes parts. Je m’écriai dans un transport de force surhumaine : “ Mes Sœurs, au nom de Jésus-Christ, portons nos têtes sous la hache ! ” Dans ce moment la Sœur WAWRZECKA jeta une bûche aux pieds de SIEMASZKO. Je saisis une hache qu’un ouvrier effrayé venait de laisser tomber. Toutes mes Sœurs se jetèrent à genoux ; et moi, à leur tête, un seul genou en terre, d’une voix forte, j’adjurai SIEMASZKO. “ Tu as été notre pasteur, sois à présent notre bourreau !... Semblable au père de sainte Barbe, assomme tes enfants ! Prends cette hache, prends-là, tranche nos têtes !... Les voilà, fais-les rouler dans ton temple, car nos pieds n’y entreront jamais !... Prends cette hache, tranche nos têtes, je t’en conjure, tranche nos têtes !...”

Je ne me rappelle pas les expressions, mais je me souviendrai toujours du feu divin qui m’animait lorsqu’à plusieurs reprises je répétai : “ Tranche nos têtes ; voilà la hache, voilà nos têtes.”

SIEMASZKO avec un coup de poing fit sauter d’entre mes mains la hache, dont le tranchant allait frapper la jambe de ma Sœur *Hortolane* JAKUBOWSKA et lui fit une plaie profonde. Ensuite, en me souffletant terriblement, il me cassa une dent. Je la pris et je la présentai à SIEMASZKO : “ Tiens, monstre ! conserve ce souvenir de la plus belle action de ta vie ; mets cette dent au milieu des diamants qui couvrent ton cœur de pierre ; elle y brillera plus que tous ces bijoux pour lesquels tu as vendu ton âme !...”

Alors SIEMASZKO eut une sorte de défaillance ; il dit : “ Elles

m'ont fait mal." Et il tomba entre les mains de ses popes, qui lui présentèrent à boire.

Nous entonnâmes le *Te Deum* en retournant aux travaux. Chemin faisant nous pansâmes nos plaies, qui nous étaient bien douces !

SIEMASZKO se consola de sa défaite dans une orgie avec les czernice, qui dura toute la nuit, car toute la nuit des *hurras* bruyants en l'honneur de l'empereur et de SIEMASZKO vinrent se mêler aux chants d'actions de grâces dont retentissait notre prison. MICHALEWICZ se vengeait de SIEMASZKO jusque sur le misérable chaudron dont nous nous servions pour faire chauffer la *braha* (1) que quelques Juifs charitables nous donnaient de temps en temps : il le brisa d'un coup de son talon ferré, et nous priva ainsi de la seule nourriture chaude que nous pussions nous procurer, jusqu'à ce que le bon Jankiel, l'un de nos bienfaiteurs, nous eût fourni un nouveau chaudron.

Cependant la persécution devenait de jour en jour plus violente. MICHALEWICZ, sans cesse ivre depuis son apostasie (lui qui jamais auparavant ne prenait une goutte de liqueur forte), portait habituellement une bouteille d'eau-de-vie dans sa manche. Un jour, en sortant de chez nous, il glissa, tomba la tête la première dans une mare d'eau et y expira. Dieu, ayez pitié de son âme !... (1840.)

Des czernice, en apprenant cette nouvelle, nous menaçaient en nous disant : " Vous êtes bien heureuses que cet accident soit arrivé le jour et non pas la nuit ; car nous vous en aurions accusées, et vous auriez été fouettées à mort." Depuis ce temps nous passâmes sous les ordres du pape IWANOW, qui nous maltraita plus cruellement encore, et nous répétait sans cesse : Je ne suis pas un MICHALEWICZ.

(à continuer.)

---

(1) Marc de l'eau-de-vie de grain.

## Conversion du Chef d'une peuplade sauvage et d'une partie de ses sujets.

Dans une lettre toute récente du P. Fourmond, des Oblats de Marie, nous lisons les intéressants détails qui suivent sur la conversion d'un chef indien et d'une partie de ses sujets.

Ce chef indien appartient à une tribu sauvage, établie au-delà du Canada, dans les parages d'un grand lac, dit lac des Canards. La peuplade s'appelle les *Cris des Saules* ; Petit Barbet, tel est le nom que les sauvages donnent à leur chef.

C'est au commencement de 1879 que le Petit Barbet a fait sa soumission aux missionnaires. L'été précédent, il était encore adonné à toutes les erreurs du paganisme. Alors, dans le but d'obtenir bonne chasse pour lui et pour ses compagnons, il avait recours aux superstitions en usage dans ces contrées du Nord. Il s'agenouillait devant des têtes de buffalos encore armés de leurs longues cornes et de leur épaisse crinière ; il leur adressait dans sa langue, de pieux et éloquents discours, et leur offrait les plus belles pièces d'étoffe et toutes les verroteries qu'il avait achetées des européens, en échange de ses fourrures..

Le premier acte de la conversion du Petit Barbet, ou plutôt l'acte préparatoire à cette conversion, fut l'adhésion de ce chef indien au baptême de sa femme. Cette pauvre femme, qui avait assisté aux instructions des Pères Oblats, et n'avait pas tardé à céder aux inspirations de la grâce, sollicitait depuis longtemps cette faveur. Pour réaliser son désir, non seulement il lui fallait le consentement de son mari, mais encore elle devait obtenir l'approbation du grand conseil de la tribu : telle est la législation chez ces Indiens. Ces deux formalités doivent être remplies pour que les princesses puissent accomplir un acte d'une importance tant soit peu considérable.

Petit Barbet, vaincu par les sollicitations de sa femme et touché, lui aussi, par la grâce, se chargea de faire réussir le pieux dessein de la princesse. Il convoqua lui-même les con-

seillers en séance extraordinaire. Cette séance s'ouvrit, selon l'usage, par la cérémonie du calumet. Ce préambule achevé, le chef proposa solennellement à l'assemblée la grosse question pour laquelle il l'avait réunie. Telles furent à peu près ses paroles : " Vous savez que j'accueille favorablement tout ce qui me paraît bon et beau ; et j'espère que vous ne pensez pas autrement que moi, vous tous, mes parents et mes amis. Or, votre sœur, qui est mon épouse, a le désir d'embrasser la religion du Grand Esprit que nous a apportée le Père. Ce désir me paraît sage ; j'y souscris volontiers, et je pense que, comme moi, vous allez vous y associer, et que nul de vous ne s'opposera à ce qui doit faire le bonheur de votre sœur."

Ces paroles du Petit Barbet firent une grande impression sur les auditeurs. Un seul excepté, tous donnèrent leur assentiment au projet de la princesse.

La demande du Petit Bardet en annonçait une seconde qui ne se fit pas beaucoup attendre. Quand son épouse vint demander le baptême au missionnaire, il l'accompagna et sollicita la même faveur. " Mais, ajouta-t-il, avec une admirable humilité, ce n'est pas pour l'heure présente, car moi, je suis un grand pécheur ; il m'est souvent arrivé, soit par ignorance, soit par la malice de mon cœur, de fâcher le Grand Esprit. Il me faut donc du temps pour faire pénitence, et me préparer à recevoir une aussi grande grâce. Aussi je veux commencer tout d'abord par faire au Père la confession de tous les péchés de ma vie."

Avec le chef indien, une partie de ses sujets se disposa au baptême. Depuis ce moment, la tribu des Cris des Saules, qui avait longtemps désolé les missionnaires, est devenue un sujet d'édification pour toute la chrétienté. Chaque dimanche, bien qu'ils soient fort éloignés de l'église, on les voit arriver, leur chef en tête, pour assister à la sainte messe. A l'issue de la cérémonie, le Petit Barbet ne manque pas de repasser, avec sa troupe, l'instruction faite par le Père ; et ceux des religieux Oblats qui l'ont entendu pérorer en cette circonstance, ne peuvent s'empêcher d'admirer, non seulement l'exactitude de ses expressions, mais encore la merveilleuse facilité avec laquelle il commente et développe les

paroles du prédicateur. Impossible de ne pas reconnaître que Notre Seigneur lui donne une intelligence toute spéciale de notre sainte religion.

Telle fut l'allocution du Petit Barbet, le jour de Noël 1878 : " Voyez, mes amis, combien ce que le Père nous a dit, à l'église, est beau et capable de toucher nos cœurs ! Ce petit enfant dont il nous a parlé, avez-vous bien compris qu'il n'est pas un enfant ordinaire comme les nôtres, quoique naissant plus pauvre et plus misérable qu'eux. Tout petit, tout pauvre qu'il est, c'est cependant le Fils du Grand Esprit, *Kiemanito*, qui a fait toutes choses, qui nous a faits nous-mêmes et nous conserve la vie tous les jours. Il est venu sur la terre pour prendre en pitié tous les hommes, pour les sauver du grand feu que le péché a allumé et qui brûle toujours.

" Ne pensez pas, mes amis, que ce Dieu si bon que les blancs adorent et que nous, pauvres Indiens, nous ne faisons encore que commencer à connaître, ne soit venu que pour eux et non pas pour nous. C'est ce que nous pensions autrefois, et cette pensée nous éloignait malheureusement de la bonne prière qui, maintenant, commence à s'élever de nos cœurs. Non, ce n'est pas seulement pour les blancs qu'il est venu en cette bienheureuse nuit, mais pour tous les hommes. Or, nous aussi, ne sommes-nous pas des hommes, les créatures de ses mains adorables et, par conséquent, l'objet de cet amour qu'il nous témoigne aujourd'hui ? Aimons-le donc nous aussi, et tâchons de nous rendre dignes d'être bientôt ses enfants en nous efforçant de mériter l'eau sainte de la prière qui lave les âmes et leur donne une nouvelle naissance, comme nous l'a enseigné bien des fois le Père."

C'est dans le courant de Mars ou d'Avril 1879 que les *Cris des Saules* durent recevoir cette grâce avec leur chef. La lettre du P. Fourmond faisait pressentir cette heureuse nouvelle. Elle se terminait par cette consolante remarque : " Vous le voyez, présentement, la conversion de ces pauvres Indiens est en bonne voie et nous avons bon espoir de les voir bientôt entrer dans le bercail du divin Pasteur."

## L'Œuvre des Missionnaires d'Alger en Kabylie

---

Elles sont nombreuses, (écrit un de ces Missionnaires d'Alger), les âmes charitables de France qui ont témoigné en mille circonstances le plus vif et en même temps le plus généreux intérêt à la mission de Kabylie. Quelques-unes nous ont adressé directement de généreuses aumônes pour nos différentes stations. Là ne s'est pas arrêtée la charité. Beaucoup ont fait à nos confrères l'accueil le plus bienveillant quand ceux-ci, dévorés de la soif des âmes, foulant aux pieds le respect humain, sont allés tendre la main dans les palais des grands, afin de procurer à une âme le bonheur de connaître un jour le don de Dieu.

J'ai dû exercer moi-même cette ingrate mission de quêteur. Que de fois, ne songeant pas à surnaturaliser cette action si pénible à la nature, je plaçais volontiers la quête au nombre des peines canoniques dans l'Eglise.

J'étais tenté de demander au bon Dieu des richesses pour échapper aux avanies qui m'assaillaient ; et, frappant à une seconde porte, je m'apercevais bientôt que sous des lambris dorés, on versait souvent des larmes ; je sortais encouragé et plus déterminé que jamais à remplir jusqu'au bout mon mandat de pauvre de Jésus-Christ.

Ni mes confrères ni moi nous ne voulons être des ingrats, et nous nous faisons un devoir de venir, aujourd'hui, témoigner toute notre reconnaissance à nos bienfaiteurs en leur disant le bien que leurs aumônes nous ont permis de faire. Que dis-je ? le bien qu'ils ont fait eux-mêmes à ces pauvres Kabyles. Nous n'avons été entre les mains de Dieu que les instruments de sa miséricorde et de sa bonté.

Dans les quarante premières années de la conquête d'Alger, on sait combien d'obstacles furent placés sur la route du missionnaire pour l'empêcher de dire aux vaincus que le vainqueur avait aussi une religion, un Dieu.

Que de taquineries mesquines, que de vains prétextes,

l'esprit voltairien n'employa-t-il pas pour défendre au prêtre de dire à ces âmes délaissées qu'il venait leur apporter la paix et la vérité. Nos pauvres Kabyles auraient vu dans cet homme de Dieu le dépositaire de cette doctrine dont ils avaient gardé quelques lambeaux dans la mémoire.

Mais le silence était imposé, la guerre était sourdement déclarée à l'Évangile. Le Coran pouvait à son aise étendre son règne, favorisé par des hommes, hélas ! pour leur confusion, revêtus du caractère de chrétien.

La croix était donc reléguée dans la nuit de l'oubli.

Ce système de persécution à la sourdine avait déjà fait mourir un évêque. Le second évêque d'Alger, dévoré du même mal, marchait rapidement vers la tombe : elle s'ouvrit bientôt. Le bon Dieu se hâta de lui choisir un successeur ; Mgr Lavigérie fut appelé à continuer l'œuvre régénératrice de l'Afrique. L'ouvrier du Seigneur était à la hauteur de sa difficile mission.

Nous avons en ce moment sous les yeux la noble et courageuse réponse qu'il fit à cette époque au gouverneur de l'Algérie lui annonçant qu'il était préposé au siège d'Alger : “ Je n'ai accepté l'épiscopat que comme une œuvre de dévouement et de sacrifices, vous me proposez une mission pénible, laborieuse, un siège épiscopal qui entraîne avec lui l'exil, l'abandon de tout ce qui m'est cher, vous pensez que j'y puis faire plus de bien qu'un autre... Un évêque catholique, Monsieur le maréchal, ne peut répondre qu'une seule chose à une semblable proposition : J'accepte le douloureux sacrifice qui m'est offert.”

Le vénérable prélat avait choisi la croix, elle ne lui fit pas défaut, il rencontra plus d'une épine sur son chemin.

L'heure choisie par Dieu pour permettre à son envoyé de faire autour de lui tout le bien qu'il désirait n'était pas encore sonnée.

Elle ne tarda pas. Une famine épouvantable vint décimer les pauvres Arabes, et le digne archevêque d'Alger put dès lors se montrer impunément charitable.

Mais cette âme d'apôtre n'était pas encore satisfaite. La défense faite aux prêtres en Kabylie de faire des courses dans les villages “ sous couleur de charité ” n'était pas

encore levée. L'aurore de meilleurs jours allait enfin luire, la barrière dressée en Algérie entre le Missionnaire et le Kabyle allait enfin être brisée.

Le vice-amiral comte de Gueydon venait d'être nommé gouverneur général de l'Algérie. Le nouveau gouverneur avait passé sa vie sur mer, mais sa foi n'avait pas fait naufrage. Quelques jours après son arrivée, il disait à Mgr l'archevêque d'Alger ces paroles qui font à elles seules l'honneur de sa vie : " J'ai passé ma vie à protéger les missions catholiques sur toutes les mers ; tant que je serai gouverneur d'Alger, on ne dira pas qu'elles ont été persécutées sur une terre française."

Ses actes prouvèrent la sincérité de ses paroles. Loin d'enchaîner la main de la charité, il la favorisa pour distribuer ses bienfaits.

Dans les premiers mois de l'année 1873, trois missionnaires gravissaient péniblement les montagnes escarpées de la Kabylie, ils n'apportaient pour tout bagage que leur bréviaire et une petite caisse contenant les choses nécessaires pour l'oblation du saint sacrifice. Épuisés de fatigue, les trois voyageurs plantèrent leurs tentes aux abords du premier village qu'ils rencontrèrent. La première station des missionnaires venait d'être fondée. L'un de ces missionnaires était le T. R. P. Deguerry, aujourd'hui supérieur général de la Société ; il avait pour confrères les Pères Feuillet et Prud'homme : le premier, épuisé par les fatigues de l'apostolat, est descendu dans la tombe à l'âge de vingt-neuf ans.

Je ne dirai rien des souffrances de ces trois premiers apôtres, Dieu les aura pesées au poids de sa justice ; je dirai seulement que pendant trois mois il ne connurent d'autre lit que la terre nue, et, contre les intempéries d'une saison rigoureuse, ils eurent pour abri la voûte du ciel. Mais le premier jalon des Missionnaires était posé en Kabylie, et cette pensée seule rendait les souffrances agréables. D'ailleurs il ne demeura pas longtemps seul et, quelques mois après la fondation du poste de Tagne-mount-Azous, deux autres stations vinrent aussi s'asseoir au pied du Jurjura. Celle des Beni-Arifs, perchés sur l'une des collines qui avoisinent Tizi-Ouzou, celle des Ouadhia, placée au cœur même de la Kabylie.



A ces trois premières ne tardèrent pas de venir se joindre celles des Beni-Menguellach, des Beni-Ismaïl, et la plus récente de toutes, celle de Tazmalt. Combien d'autres stations pourraient s'établir dans cette grande Kabylie. Maintes fois ces vigoureux montagnards ont envoyé à Monseigneur, notre vénéré fondateur, des députations pour obtenir de Sa Grandeur un établissement de ses Missionnaires sur le territoire de leur tribu. La réponse a été négative, les ressources faisant défaut.

Les trois missionnaires de Tague-mount-Azous ne demeurèrent pas longtemps sans abri, une âme généreuse vint à leur secours pour leur permettre d'élever une maison. Les trois Pères se mirent aussitôt à l'œuvre, ils y travaillèrent de leurs mains; le supérieur se fit maçon et après lui les deux manœuvres, ses confrères, montaient à leur tour à l'autel pour offrir l'auguste sacrifice; c'est là qu'ils puisaient le courage nécessaire pour supporter les misères de cette précaire installation.

Deux ans plus tard, ce bâtiment construit par des mains inhabiles prenait une direction très prononcée vers le ravin. Une pluie torrentielle vint hâter la catastrophe, le P. Feuillet n'eut que le temps de chercher un refuge sous une table pour n'être pas enseveli sous les décombres, pendant que le P. Chardron, armé d'une sorte de hallebarde, soutenait le seul pan de mur qui tenait encore debout, mais bientôt tout s'écroula entraînant le Père dans sa chute et la demeure ne présenta plus qu'un monceau de ruines.

L'épreuve est le creuset où se forment les grandes âmes. Si le bon Dieu envoie à ses ouvriers des épreuves, il sait aussi leur ménager des consolations.